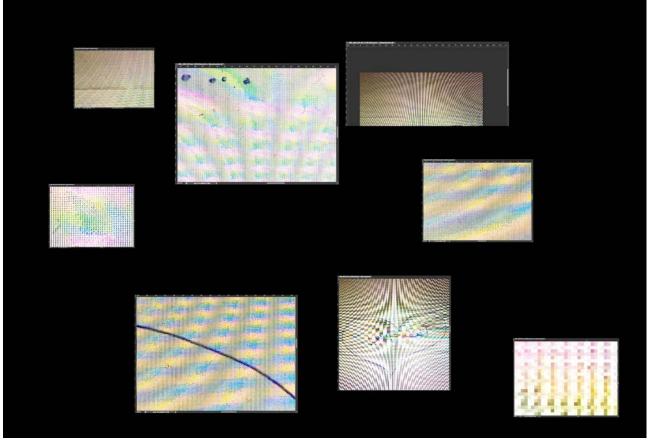


© Anaïs Leu, de la série Encoding Database, 2017. BA Photographie – Mention très bien. Courtesy ECAL



© Anaïs Leu, de la série Encoding Database, 2017. BA Photographie - Mention très bien. Courtesy ECAL

# SOMMAIRE

EVENEMENTS		36
NOUVELLES EXPOSITIONS	<ul><li>Tessin</li></ul>	54
	<ul> <li>Romandie</li> </ul>	58
	<ul> <li>Suisse alémanique</li> </ul>	98
EXPOSITIONS EN COURS	·	122

# PHOTO-THEORIA

# Magazine mensuel sur l'actualité de la photographie contemporaine

Rédaction : Nassim Daghighian • info@phototheoria.ch • www.phototheoria.ch

Photo-Theoria vous propose des comptes rendus de publications récentes et d'expositions en lien avec la photographie contemporaine, ainsi qu'un aperçu de l'actualité des expositions de photographie en Suisse. Créé en 2011, Photo-Theoria est un site de ressources pédagogiques ainsi qu'un magazine en ligne depuis 2015. Historienne de l'art spécialisée en photographie, Nassim Daghighian est membre de l'AICA - Association Internationale des Critiques d'Art. Elle enseigne la photographie contemporaine, l'histoire de la photographie et l'analyse d'image au CEPV depuis 1997. De 1998 à 2004, elle a été conservatrice associée au Musée de l'Elysée, Lausanne. Elle s'engage dès 1998 dans la promotion de la création actuelle, en particulier comme membre fondateur et présidente de NEAR, association suisse pour la photographie contemporaine de 2009 à 2013. Elle a été rédactrice en chef de NEXT, mensuel édité par NEAR, de 2008 à l'été 2015 (72 numéros).



© Anaïs Leu, Encoding Database, 2017, publication. BA Photographie - Mention très bien. Courtesy ECAL

# FOCUS - ECAL. La photographie à l'heure du Big Data

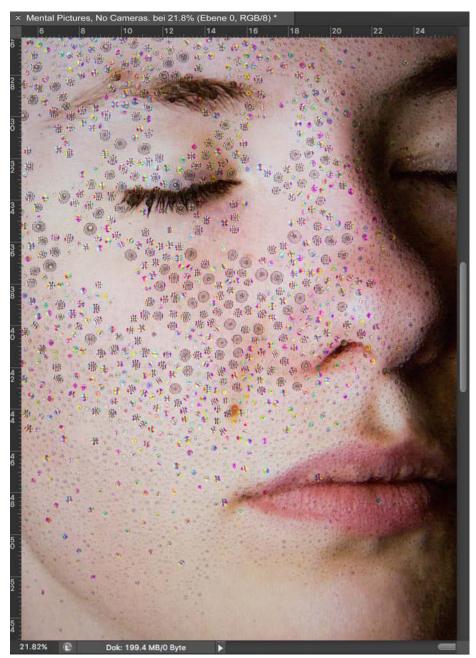
Le département Photographie de l'ECAL - École cantonale d'art de Lausanne - est l'un des phares de l'actualité d'octobre : l'exposition des diplômes Bachelor et Master 2017, puis l'exposition et le symposium Augmented Photography, qui traitent en particulier de l'inscription de la photographie dans le flux numérique actuel. Il s'agit non pas d'une réalité augmentée, mais d'images qui, au lieu d'être noyées dans une masse de données informatiques, sont intégrées dans la création des artistes et enrichies par une (auto)réflexivité intermédiale. Plusieurs travaux mêlent une interrogation à la fois sur la forme (livre, installation, etc.) et le fond (le monde globalisé, voire digitalisé), à une exploration des limites de la photographie traditionnelle en la confrontant à d'autres médias et matériaux (vidéos, archives, textes, etc.).

Certains travaux de diplômes montrent encore un réel intérêt pour la photographie traditionnelle, qu'elle soit documentaire (Gregory Monnerat), mise en scène (Tanya Kottler) ou intime, existentielle (Claire Bourrassé). Cependant, plusieurs diplômés tels qu'Anaïs Leu, Marvin Leuvrey, Florian Amoser, Nicolas Toulotte-Garner, Johannes Bauer ou Cécilia Poupon, montrent un profond questionnement sur les problématiques actuelles de notre société et les mutations du champ de la création photographique. Quelques-uns, avec des doutes ou de réelles inquiétudes, révèlent une vision plutôt dystopique de notre monde.

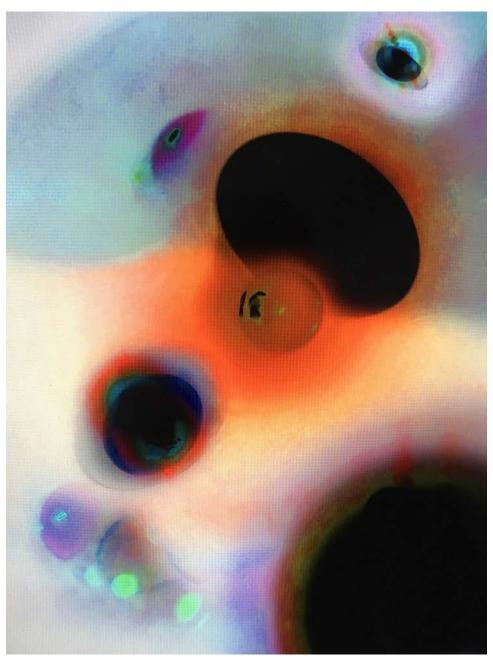
Il est intéressant dès lors de suivre le projet Augmented Photography, qui combine workshops du nouveau Master Photographie et travaux de chercheurs. Les interrogations, qui ne manqueront pas de surgir lors du symposium, sont tout aussi stimulantes que les fragiles réponses qui sont envisagées à l'heure du Big Data.

Ce mois, les passionnés de photographie ont l'occasion de célébrer l'image lors de No'Photo, première nocturne de la photographie à Genève, ou en visitant la Biennale dell'immagine au Tessin, qui célèbre sa dixième édition avec une belle thématique d'actualité : Borderlines. Città divise/Città plurali. Plusieurs photographes contemporains sont à découvrir lors de ce festival ainsi que dans les nouvelles expositions présentées dans Photo-Theoria. Nassim Daghighian

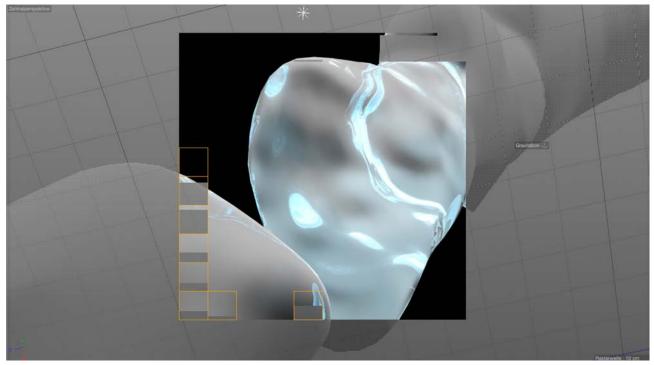
→ Exposition Diplômes 2017, École Cantonale d'Art de Lausanne, Renens, 27.09. – 13.10.2017, www.ecal.ch Publication: L'ECAL édite pour la sixième fois un Yearbook avec tous les travaux des diplômés de 2017. Symposium Augmented Photography, Auditioire IKEA, ECAL, Renens, 13.10.2017, 9h-18h, www.augmented-photography.ch



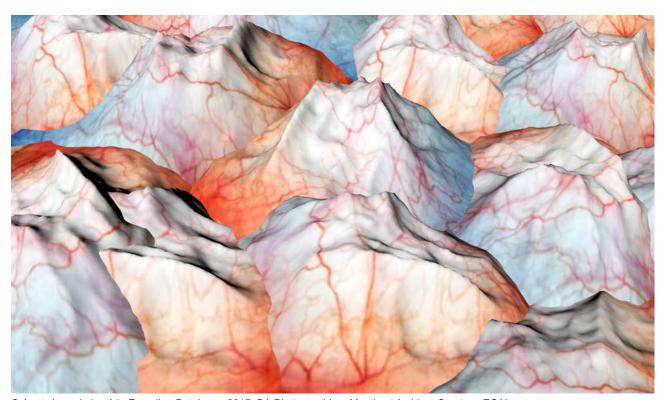
© Anaïs Leu, de la série Encoding Database, 2017. BA Photographie – Mention très bien. Courtesy ECAL



© Anaïs Leu, de la série Encoding Database, 2017. BA Photographie – Mention très bien. Courtesy ECAL



© Anaïs Leu, de la série Encoding Database, 2017. BA Photographie – Mention très bien. Courtesy ECAL



© Anaïs Leu, de la série Encoding Database, 2017. BA Photographie – Mention très bien. Courtesy ECAL



© Anaïs Leu, de la série Encoding Database, 2017. BA Photographie - Mention très bien. Courtesy ECAL

# Anaïs Leu. Encoding Database

" Face au rôle mouvant du medium photographique par le progrès technologique en digitalisation, Encoding Database représente des fragments explorant la relation entre particules digitales et lois physiques de la création d'images. En utilisant l'ordinateur comme « espace de travail infini » et en tant qu'instrument scientifique, ce que j'ai assemblé, grâce à des captures d'écran, démontre comment la photographie peut être modifiée et développée en une vision particulière de réalité virtuelle. Ce qui permet de montrer la construction de détails et de dimensions derrière la photographie digitale. "

Source: http://www.ecal.ch/fr/3512/formations/bachelor/photographie/descriptif/encoding-database



© Marvin Leuvrey, publication Overflow, 2017. BA Photographie – Mention excellent. Courtesy ECAL

## Marvin Leuvrey. Overflow

" Overflow évoque les excès de l'hypercapitalisme et ses tendances autodestructrices, dans l'abîme de la technologie et des artefacts. Ce travail se définit à travers ces métropoles et leurs lieux de transit, comme les free zones. Mes images interprètent cette accélération de la société à travers le progrès permanent et la délégation graduelle du pouvoir à la machine. Le livre et l'installation sont une métaphore de l'omniprésence des dispositifs médiatiques, de la virtualisation du réel à travers un processus aliénant. L'humain y évolue dans une réalité subjective, aux airs de simulation. "

Source: http://www.ecal.ch/fr/3511/formations/bachelor/photographie/descriptif/overflow





© Marvin Leuvrey, de la série Overflow, 2017. BA Photographie – Mention excellent. Courtesy ECAL



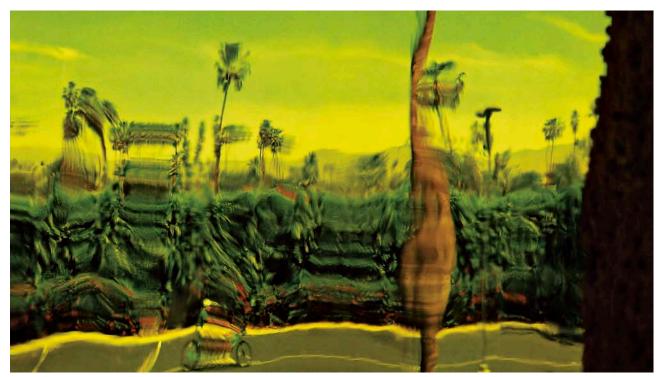


© Marvin Leuvrey, de la série Overflow, 2017. BA Photographie – Mention excellent. Courtesy ECAL





© Marvin Leuvrey, de la série Overflow, 2017. BA Photographie – Mention excellent. Courtesy ECAL



© Angélique Stehli, de la série Fault Zone, 2017. BA Photographie – Mention excellent. Courtesy ECAL

## Angélique Stehli. Fault Zone

"J'ai passé les premières années de mon enfance à San Francisco. Lorsque j'ai quitté les USA pour l'Europe, je n'avais pas compris que nous n'y retournerions pas. San Francisco a été la principale source d'inspiration de mes projets, chacun y étant lié d'une façon ou d'une autre, abordant des notions telles que la mémoire, l'identité et l'évasion. Je suis retournée à mon eldorado pour travailler à une vidéo épistolaire où se mêlent différentes temporalités qui sont liées comme un mythe. Je suis partie sillonner la Californie en partant du lieu de mon enfance, puis en longeant la faille de San Andreas, où tout a commencé tant d'un point de vue scientifique que personnel, me remémorant des souvenirs et des lieux qui sont voués à disparaitre un jour sous l'Océan Pacifique. "

Source: http://www.ecal.ch/fr/3518/formations/bachelor/photographie/descriptif/fault-zone

→ Pour voir la vidéo : https://vimeo.com/224198675



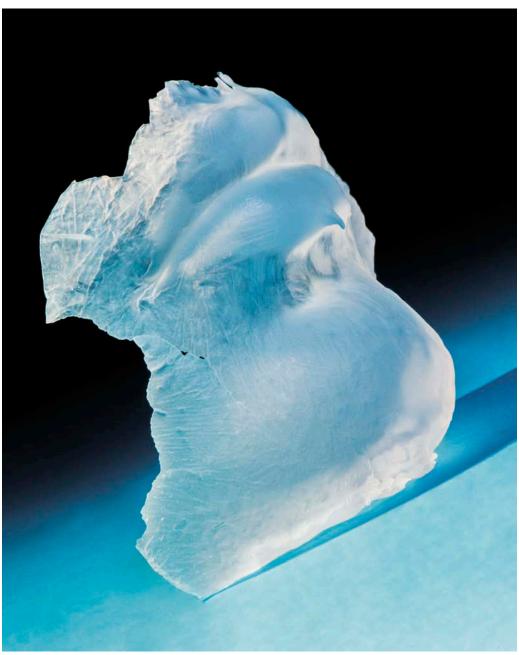
© Cécilia Poupon, de la série Another Hydra, 2017. BA Photographie – Mention bien. Courtesy ECAL

# Cécilia Poupon. Another Hydra

" Another Hydra est un état des lieux des conséquences de notre société contemporaine sur la définition de notre identité. Nous tendons à devenir des êtres fragmentés, exposant notre identité démultipliée sur un nombre de surfaces toujours grandissant, comme les écrans, qui nous entourent et nous enveloppent. Jamais trop opaque ni transparent, ce livre confronte des personnages résistant à des surfaces altérant leur image. La fragmentation récurrente de nos vies et de nos identités se dessine à travers la technologie, l'architecture et les divers aménagements du quotidien. "



© Cécilia Poupon, de la série Another Hydra, 2017. BA Photographie – Mention bien. Courtesy ECAL



© Cécilia Poupon, de la série Another Hydra, 2017. BA Photographie – Mention bien. Courtesy ECAL



© Florian Amoser, de la série Aporetic Spectacle, 2017. BA Photographie – Mention très bien. Courtesy ECAL

#### Florian Amoser. Aporetic Spectacle

" Aporetic Spectacle est une recherche sur la nature de l'image photographique comme une extension de la perception humaine. Les photographies sont le résultat de captures paramétriques répétitives par une caméra de calcul montée sous un drone autonome. Comme l'image latente est dissoute en données, la plus petite déviation dans l'ensemble de celles-ci entraîne une distorsion inconsciente et incontrôlée des ventilations routières. Le signe d'une infrastructure imperceptible est aussi une métaphore de la nécessité pour la photographie d'avoir une base physique, même pour une image de calcul. "

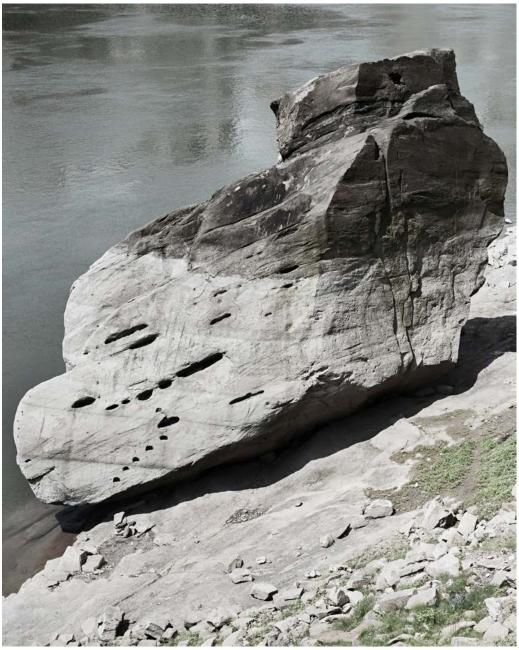
Source: http://www.ecal.ch/fr/3502/formations/bachelor/photographie/descriptif/aporetic-spectacle



© Florian Amoser, de la série Aporetic Spectacle, 2017. BA Photographie – Mention très bien. Courtesy ECAL



© Florian Amoser, de la série Aporetic Spectacle, 2017. BA Photographie – Mention très bien. Courtesy ECAL



© Gregory Monnerat, de la série Made in China 2025, 2017. BA Photographie – Mention bien. Courtesy ECAL

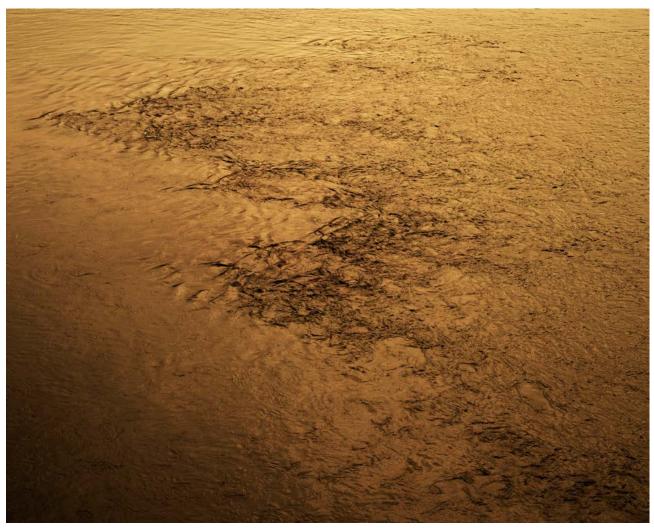
# Gregory Monnerat. Made in China 2025

" Mon travail analyse le schéma directeur de la mégapole de Chongqing visant à stopper le développement effréné et incontrôlé des villes chinoises. D'un point de vue urbanistique, mes images décryptent les symptômes illusionnistes d'une Chine en mutation.

Source: http://www.ecal.ch/fr/3513/formations/bachelor/photographie/descriptif/made-in-china-2025



© Gregory Monnerat, de la série Made in China 2025, 2017. BA Photographie – Mention bien. Courtesy ECAL



© Gregory Monnerat, de la série Made in China 2025, 2017. BA Photographie – Mention bien. Courtesy ECAL



© Gregory Monnerat, de la série Made in China 2025, 2017. BA Photographie – Mention bien. Courtesy ECAL



© Gregory Monnerat, de la série Made in China 2025, 2017. BA Photographie – Mention bien. Courtesy ECAL



© Gregory Monnerat, de la série Made in China 2025, 2017. BA Photographie – Mention bien. Courtesy ECAL



© Tanya Kottler, de la série Behind Closed Doors, 2017. BA Photographie. Courtesy ECAL

## Tanya Kottler. Behind Closed Doors

" Dans les années 1960, un Américain a créé une plate-forme d'observation dans son motel afin d'observer ses invités dans leurs chambres, envahissant leur intimité. À l'aide de ce point de départ, la chambre de motel m'a permis de créer un espace libre qui n'appartient à personne. J'ai donc pu imaginer des personnages et des scènes dans un endroit que j'ai entièrement reconstruit. Les actions mondaines des gens qui vont et viennent offrent un aperçu de la vie d'autrui, suscitant la curiosité sur ce qui peut arriver à huis clos. En observant mes images, le spectateur évolue et devient voyeur. "

Source: http://www.ecal.ch/fr/3510/formations/bachelor/photographie/descriptif/behind-closed-doors



© Tanya Kottler, de la série Behind Closed Doors, 2017. BA Photographie. Courtesy ECAL



© Tanya Kottler, de la série Behind Closed Doors, 2017. BA Photographie. Courtesy ECAL

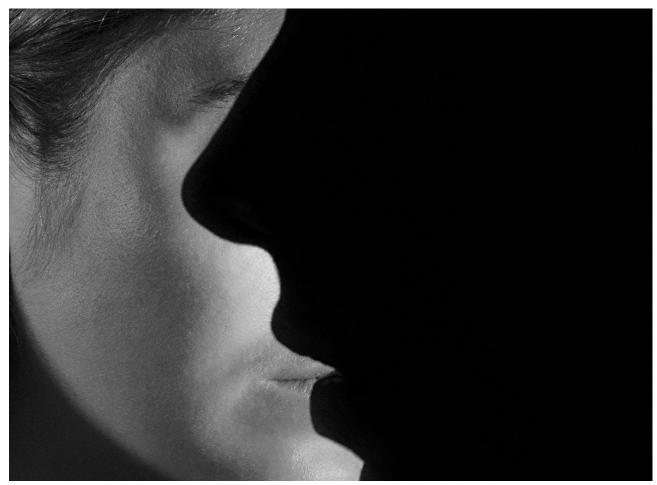


© Claire Bourrassé, de la série Alter Ego, 2017. BA Photographie. Courtesy ECAL

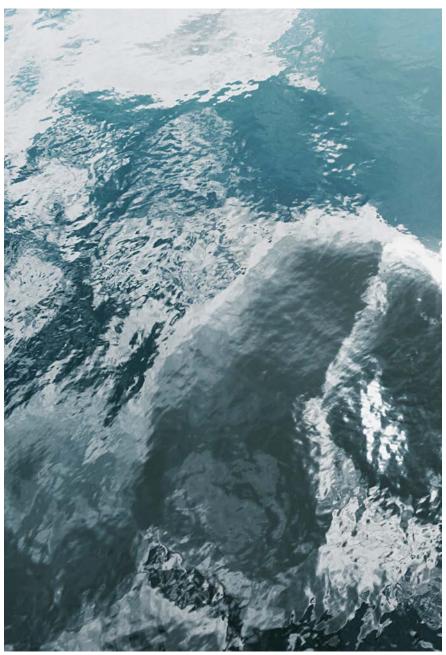
## Claire Bourrassé. Alter Ego

"Vous rentrez seul, le soir. Vous dormez seul, la nuit. Parfois, il vous arrive d'ouvrir les yeux, somnolant, encore plongé dans votre rêve. Il est présent. Le vide. Vous l'avez senti de nombreuses fois déjà au cours de votre existence. Comment le vide, qui, par définition, est le rien, peut-il se transformer en ressenti ? Vous devez savoir que votre ombre est une amie, la seule qui soit définie; qui accompagne votre corps vide et ne vous abandonne pas. Ce livre est une recherche identitaire basée sur la dualité, le besoin de projection sur quelqu'un d'autre pour pouvoir se définir. "

Source: http://www.ecal.ch/fr/3503/formations/bachelor/photographie/descriptif/alter-ego



© Claire Bourrassé, de la série Alter Ego, 2017. BA Photographie. Courtesy ECAL



© Claire Bourrassé, de la série Alter Ego, 2017. BA Photographie. Courtesy ECAL



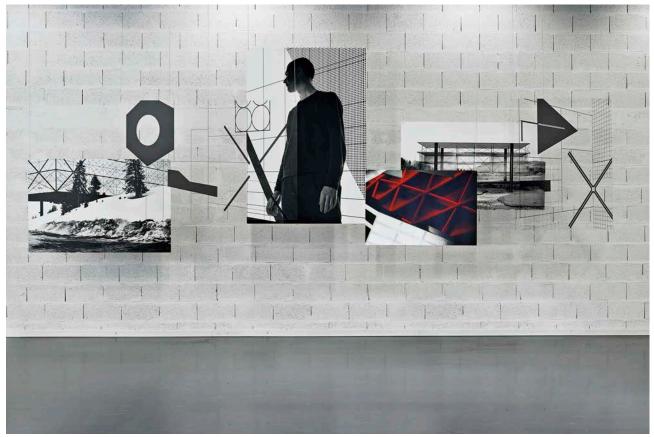
© Claire Bourrassé, de la série Alter Ego, 2017. BA Photographie. Courtesy ECAL



© Senta Simond, Rayon vert, 2017. Master Art Direction - Mention excellent. Courtesy ECAL

#### Senta Simond. Rayon Vert

"Rayon Vert tire son titre du phénomène optique et de la référence au film d'Eric Rohmer de 1986. Ces deux événements sont reflétés dans l'approche des portraits. Le projet peut être considéré comme une continuation de la tradition qui se focalise sur le rapport entre l'artiste et le modèle. Les sujets exposés sont issus d'un cercle de connaissances. Les images répondent aux clichés de la représentation de la féminité trop souvent affichés. Basé sur les faits, dépourvu de narration et de vision patriarcale de la beauté, ce projet est présenté comme une série en accrochage et dans un livre. "



© Bilal Sebei, Ville Spatiale, 2017. Master Art Direction - Mention bien. Courtesy ECAL

## Bilal Sebei. Ville Spatiale

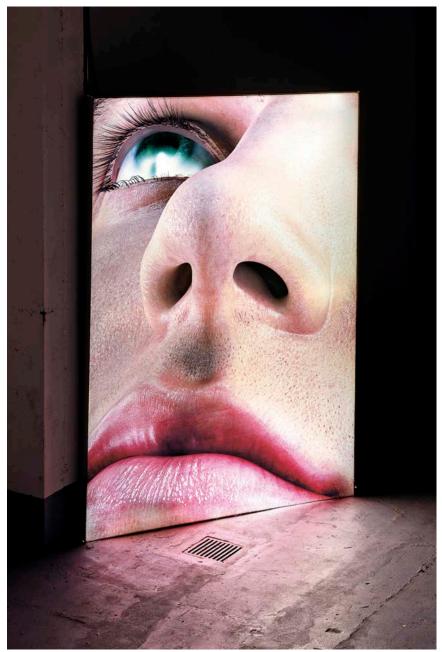
"La Ville Spatiale est un concept architectural, initié dès 1959, de villes à plusieurs niveaux sur pilotis. Mon travail est une interprétation personnelle de ce concept où la ville viendrait recouvrir le Plateau suisse. Mêlant identité visuelle et représentation d'une cité fictive, tous les éléments sont construits sur une même grille normée qui constitue ainsi une ville graphique. Ce projet m'a permis de développer une approche alternative pour la représentation d'environnements architecturaux et d'expérimenter comment le design graphique permet de visualiser ce qui n'existe pas encore. "



© Johannes Bauer, Do Androids Dream of Electric Sheep?, 2017. Master Art Direction – Mention très bien. Courtesy ECAL

## Johannes Bauer. Do Androids Dream of Electric Sheep?

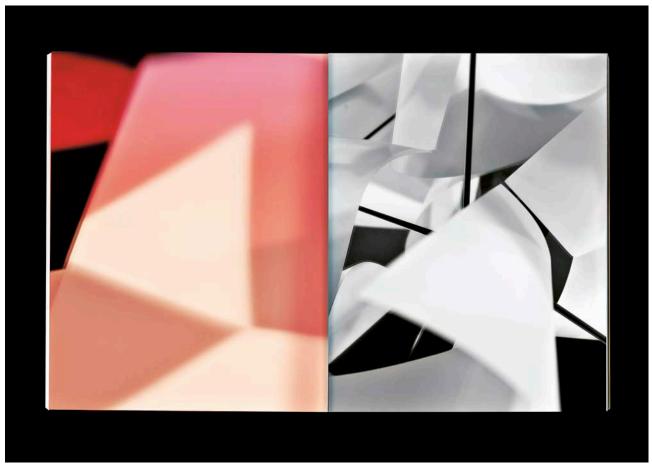
" Est-ce que les androïdes rêvent de moutons électriques ? est un travail photographique décrivant une vision sombre et sinistre d'un monde dystopique dans le futur, où l'humanité a échoué, montrant des fragments architecturaux comme une manifestation restante du pouvoir. En jouant avec l'architecture et des paysages existants et fictifs, le spectateur est obligé de remettre en question la crédibilité de ce qui lui est montré. Tout au long du travail, nous découvrons des artefacts d'époques révolues, mais aussi d'autres qui restent encore à découvrir. "



© Nicolas Toulotte-Garner, Genesis 1:27, 2017. Master Art Direction – Mention bien. Courtesy ECAL

#### Nicolas Toulotte-Garner. Genesis 1:27

"Ce travail interroge le concept d'avatar, version améliorée du moi, à travers la métaphore de la naissance et, par extension, de la Création. L'installation immerge le spectateur dans l'extrême épicentre de l'existence humaine, à l'intérieur de l'hyperréalité matérielle du corps, engendrant la confusion sur la vérité de l'avatar, de l'image digitale et du divin. Prenant vie grâce aux technologies d'animation 3D et de capture de mouvement, l'alter ego met en lumière la valeur marchande de la vie humaine à l'ère du capitalisme avancé, soulevant d'importantes questions éthiques. "



© Florence Meunier, Visions papers - Volume One, 2017. Master Art Direction - Mention excellent. Courtesy ECAL

#### Florence Meunier. Visions papers - Volume One

" Visions est une série de livres qui s'interroge sur la définition de notre vision contemporaine et sur l'idée que la photographie puisse permettre son développement, en positionnant les théories de György Kepes dans des pratiques artistiques actuelles, à travers des entretiens avec des scientifiques, designers et photographes, ainsi que dans l'organisation de projets. Le but est de re-contextualiser et réévaluer ses idées d'origine et de questionner le rôle essentiel de la vision dans l'expression humaine. "

Source: Yearbook 2017, Renens, ECAL, 2017, p.184

#### Anna Toussaint. Eddy

Je réinterprète librement « Histoire de la Violence » d'Edouard Louis, en confrontant, dans une installation et une performance, le corps d'un danseur avec un langage photographique et sonore. Les personnes frappées par la violence sont amenées à souffrir deux fois : par le corps au moment où la violence les frappe, et par le langage lorsque le monde les pousse à témoigner et donc à se souvenir. L'intersectionnalité est l'un des thèmes sociologiques du livre. C'est un concept visant à révéler la pluralité des discriminations : de classe, de sexe et de race.

Source: Yearbook 2017, Renens, ECAL, 2017, p.188

#### Laura Zoccarato. Spectacle Total

" Spectacle Total est un terme dérivé du concept de Gesamtkunstwerk : une œuvre d'art unifiée, dans laquelle tous les éléments (musique, voix, mouvement et spectacle) évoluent ensemble. Le chorégraphe Maurice Béjart a mis en scène un ballet, en s'inspirant de sources différentes, mélangeant différents styles, tels que musique, danses africaines et théâtre. J'ai utilisé son idée de mélange de différentes méthodes pour créer de nouveaux visuels en manipulant les images de ses archives de manière analogique et numérique. Le résultat : un récit expérimental qui rassemble ses performances en un seul livre. "



© Anna Toussaint, Eddy, 2017. Master Art Direction – Mentin très bien. Courtesy ECAL



© Laura Zoccarato, Spectacle Total, 2017. Master Art Direction. Courtesy ECAL



© Calum Douglas, image issue d'un workshop avec Joe Hamilton intitulé Converge.zip, 20.12.2016, Master Photographie, ECAL

# ÉVÉNEMENTS

#### **Augmented Photography**

Symposium, Auditioire IKEA, ECAL, Renens, 13.10.2017, 9h-18h Exposition, Galerie l'elac, ECAL, Renens, 12.10. – 03.11.2017 www.augmented-photography.ch; www.ecal.ch

## Participants:

Ann-Christin Bertrand, curatrice, C/O Berlin (DE) Estelle Blaschke, chercheur, écrivain (CH) Claus Gunti, historien de l'art, chercheur (CH) Maxime Guyon, photographe, chercheur (FR) Harm van den Dorpel, artiste (NL/DE) Milo Keller, responsable du département Photographie, ECAL (CH) Kim Knoppers, curateur, FOAM, Amsterdam (NL) It's Our Playground, artistes, curateurs (FR) Marco De Mutiis, curateur digital, Fotomuseum Winterthur (CH) Nicolas Nova, chercheur, écrivain (CH) Joël Vacheron, chercheur, écrivain (CH)

La popularité des smartphones et l'engouement pour les réseaux sociaux ont précipité les images photographiques dans les flux tumultueux de l'information globalisée. Augmented Photography est un projet de recherche et de création mené à l'ECAL par le Master Photographie, qui examine les récents changements dans le domaine. Il vise à explorer le potentiel créatif qui a émergé avec la numérisation des procédés photographiques. Il accorde une attention particulière aux façons de produire, de modifier, de diffuser et d'enseigner la photographie.

Une publication, une exposition et un symposium accompagnent le projet.

Programme détaillé sur : www.augmented-photography.ch



© Nicolas Toulotte-Garner, installation issue d'un workshop avec Joe Hamilton intitulé Converge.zip, 20.12.2016, Master Photographie, ECAL



© Christophe Chammartin, de la série À la conquête, Roumanie, 2010-2013. Courtesy Ville de Genève / REZO

#### No'Photo

1ère nocturne de la photographie, Genève, 14.10.2017, 17h-2h www.nophoto.ch

La Ville de Genève lance sa première nocturne de la photographie, intitulée No'Photo. Elle se déroule dans divers lieux culturels du centre-ville : MEG - Musée d'ethnographie de Genève, Alhambra, Bâtiment d'art contemporain, Maison des arts du Grütli, Auditorium Arditi, Musée Rath, Parc des Bastions. L'événement d'une nuit explore principalement l'image projetée sur écrans géants.

Grâce à de nombreuses collaborations, No'Photo offre un large panorama de la création photographique contemporaine et propose un focus sur les collections municipales. Cet événement permet ainsi de faire dialoguer entre elles les thématiques qui animent notre société : la migration, les droits humains, ou encore les territoires. La Nuit de la photo de la Chaux-de-Fonds, le Musée de l'Elysée, la HEAD, le FIFDH, le Swiss Press Photo pour n'en citer que guelgues-uns, sont autant de partenaires s'inscrivant dans cette soirée.

Expositions, tables rondes, studios photos, films, À côté d'une guarantaine de projections, le public pourra également découvrir l'enquête photographique sur les pratiques sportives d'Elisa Larvego dans le parc des Bastions, (re)voir la série Genève, sa queule de Niels Ackermann au Musée Rath, ainsi qu'une sélection de trois films autour de la photographie aux cinémas du Grütli. Le programme propose également de multiples activités participatives : se faire photographier dans des studios photos professionnels, participer à l'atelier Bookfacing, se faire surprendre dans un Bibliomaton (selfies d'un genre particulier), ou encore rencontrer des photographes et des professionnels de l'image autour d'une table ronde.



© Elisa Larvego, Morgane après un entrainement de natation, piscine des Vernets, de la série Les pratiques sportives - Enquête photographique genevoises 2016. Courtesy Ville de Genève

La photographie, une priorité politique souhaitée par Sami Kanaan Sami Kanaan, Conseiller administratif de la Ville de Genève, qui se réjouit de la première édition de No'Photo : « J'ai toujours été fasciné par la puissance de la photographie, c'est un médium passionnant à la frontière entre le documentaire et l'artistique. Par ailleurs, cet événement est une occasion extraordinaire de fédérer de multiples acteurs de la photographie : institutions privées et publiques, agences, photographes et de faire découvrir la richesse des collections photographiques municipales au public et de donner une visibilité à ce médium dans notre ville. » No'Photo, nom original proposé par le magistrat par référence à plusieurs éléments : le numéro d'inventaire d'une photo, le jeu de mots oral sur « nos » photos genevoises, l'abréviation de nocturne ou encore la contradiction avec l'interdiction courante « NO PHOTO » dans les institutions culturelles de prendre des photos.

Programme complet sur www.nophoto.ch

Source : communiqué de presse



© Aline Henchoz, de la série Villes-fantômes avec golf, 2015. Courtesy Ville de Genève

### Aline Henchoz. Villes-fantômes avec golf

"Début 2000, les « Golf Resorts » ont commencé à pousser comme des champignons dans la région désertique de Murcie au sud de l'Espagne. Ces complexes proposent des parcours de golf de 18 trous et des infrastructures aussi luxueuses qu'énergivores qui contribuent à l'appauvrissement des ressources naturelles. Avec la crise immobilière de 2008 et les problèmes d'approvisionnement en eau, la plupart de ces projets pharaoniques ont été abandonnés en cours de construction. Si certains sont encore en partie habités, beaucoup ont été désertés et laissés à l'état de friche, prenant ainsi des allures de villes fantômes. "



© Harry Gruyaert, région du Nord-Pas-de-Calais, France, 2007, de la série Rivages. Courtesy Ville de Genève

## Harry Gruyaert. Rivages

"En s'attachant aux marges, à ce qui se passe à la périphérie, Harry Gruyaert refuse le dogme de la centralité. Dans Rivages, à l'agitation de la ville s'oppose une nature intense où la vie se dévoile, où les paysages sont imprégnés par la tension de la ligne d'horizon, où la lumière, la couleur, les personnes et les situations tissent une ambiance sereine, composent des tableaux subtilement habités. « La réalité ressemble à un collage de Picasso dont les éléments n'étaient pas faits pour être mis ensemble, mais qui, soudain juxtaposés, signifient et disent quelque chose d'original et de très fort, insaisissable avant », dit Harry Gruyaert. "



© Olivier Vogelsang, Manifestation de la Jeunesse islamique suisse à Fribourg, 2014. Courtesy Ville de Genève

## Olivier Vogelsang. Manifestation de la Jeunesse islamique suisse à Fribourg

"Craignant des contre-manifestations et des débordements, les autorités avaient interdit la conférence annuelle du Conseil central islamique. Ce que n'a pas accepté l'association de la Jeunesse islamique de Suisse. Celle-ci a appelé à une manifestation, finalement autorisée. Le 29 novembre 2014, quelque 300 personnes se sont retrouvées ainsi à Fribourg sur la place Georges-Python, dans une ambiance pacifique. Certaines personnes ou groupes ont malgré tout tenté de déstabiliser la manifestation. " Lauréat Swiss press photo



© Stéphanie Buret, de la série Utopie futuriste, Songdo, Corée du Sud, 2016. Courtesy Ville de Genève

### Stéphanie Buret. Utopie futuriste

" À 60 kilomètres de Séoul, la « Smart City » de Songdo, dont la construction débute en 2003, est peut-être la nouvelle ville du futur. Elle incarne notre intérêt croissant pour les nouvelles technologies et leur impact sur la vie quotidienne dans un souci pratique comme écologique. Mais elle symbolise aussi cette dictature invisible du numérique, notre tyrannie du bien-être et l'obsession de la sécurité. Les appartements sont, en effet, tous identiques et construits dans des tours, il y a beaucoup d'espaces verts et peu de trafic, des institutions de formation de prestige et surtout une interconnexion et un contrôle digital total. Les habitants sont prêts à payer ce prix pour un haut standard de sécurité.



Niels Ackermann, de la série Genève, sa gueule, 2015 © Niels Ackermann | lundi13. Courtesy Ville de Genève

### Niels Ackermann. Genève, sa gueule

"En 2017, Genève, sa gueule investit le Musée Rath avec près de 1500 portraits de Genevoises et Genevois, réalisés par Niels Ackermann et l'agence photographique Lundi13. Lancé par le Service Agenda21 - Ville durable en 2014, ce projet souhaite rendre visible et reconnaître la diversité de la population genevoise en mettant sur pied des séances de prise de vue et de collecte de récits de vie. Le résultat constitue un portrait de la population genevoise bien plus riche que les quelques clichés auxquels on la résume habituellement. Des séances photos sont organisées dans le cadre de l'exposition. "



© Yan Morvan, Bataille d'Antietam, Maryland, Etats Unis, 1862, de la série Champs de Bataille, 2004-2015. Courtesy Ville de Genève

## Yan Morvan. Champs de Bataille

"La couverture médiatique des guerres se résume souvent à une vaste consommation d'images et à une spectacularisation de l'information. Ce constat a convaincu Yan Morvan d'orienter son travail pour témoigner autrement de la réalité des conflits et de proposer une réflexion sur l'image. Ainsi, à partir du printemps 2004, il sillonne le monde à la recherche des champs de bataille où s'est écrite l'histoire depuis 3500 ans. Mais comment parler de la guerre avec des paysages immobiles sans utiliser de procédés techniques dramatisants? C'est là tout l'enjeu de cette série : photographier la guerre à travers son absence. "



© Michael Wolf, de la série Architecture of Density, Hong Kong, 2003-2014. Courtesy Biennale dell'immagine

# Biennale dell'immagine. Bi10 – Borderlines. Città divise/Città plurali

Chiasso et plusieurs lieux d'exposition au Tessin, 07.10. – 10.12.2017 www.biennaleimmagine.ch

La 10<sup>ème</sup> édition de la Biennale dell'immagine, Bi10, traite des thèmes de la ville, divisée et plurielle, et des frontières. La manifestation, inaugurée à Chiasso, proposer des expositions, des rencontres et des projections dans tout le Tessin, au long d'un itinéraire idéal qui part de la frontière suisse en direction du nord: Bruzella, Balerna, Ligornetto, Capolago, Lugano, Morbio, Porza, Giubiasco et Minusio.

La Biennale de l'image est de retour et, fidèle à son ambition de constituer un temps de réflexion sur notre mode de vie contemporain, elle entend explorer une fois encore un thème de grande actualité. Jamais comme aujourd'hui, les villes n'ont été au centre de la chronique quotidienne : cibles d'attentats, théâtre de tensions sociales, buts de flux migratoires intenses, témoins et complices d'une distribution déséquilibrée des richesses, elles sont confrontées aux limites de leur propre développement et aux mutations cruciales qui marquent notre époque. Au cours de cette dixième édition, photographes et artistes abordent la ville comme un observatoire privilégié des transformations en cours.

Des impressionnantes métropoles asiatiques de Michael Wolf au Berlin surprenant que révèlent, presque trente ans après la chute du Mur, Giuseppe Chietera, Roberto Mucchiut, Domenico Scarano et Fabio Tasca, en passant par les grincements qui affectent la cohabitation à la frontière italo-suisse avec Paola Di Bello et Giacomo Bianchetti et les portraits d'Angélica Dass aux infinies nuances de couleur qui donnent sa beauté à notre différence, la Bi10 réunit indices et visions, interroge stéréotypes et lieux communs, suggère pistes de réflexion et parcours possibles pour partager à travers les images l'esprit du temps présent. Ce sont les expositions réalisées par la Biennale dell'immagine.

Citons en plus, parmi les nombreux organismes publics et privés avec qui la Bi10 collabore, Chiasso culture in movimento (pour Humanae) et le m.a.x. museo del Centro Culturale Chiasso (pour l'exposition Oliviero Toscani. Immaginare), le musée Vincenzo Vela de Ligornetto (pour plusieurs initiatives, dont la projection accompagnée au piano de Berlin, Die Sinfonie der Grossstadt, de Walter Ruttmann) et la Hupac SA de Chiasso (pour la présentation du nouveau livre de Gian Paolo Minelli consacré aux cinquante ans d'activité de l'entreprise dans le secteur du trafic intermodal européen). Les liens de la Biennale dell'immagine sont aussi fructueux avec les autres associations culturelles de la ville, comme le ciné-club du Mendrisiotto et ChiassoLetteraria.



© Michael Wolf, de la série The Transparent City, Chicago 2006. Courtesy Biennale dell'immagine

Que se passe-t-il si le territoire symbole de la cohabitation, de la pluralité et de la diversité devient un espace éclaté, polarisé, traversé par des lignes de démarcation réelles et symboliques ? Et quel développement sera possible si, au lieu d'être un point de rencontre où se crée du collectif, l'espace public devient une zone de fermeture et de refus ? Le grand attrait que l'univers urbain a toujours exercé disparaîtra-t-il devant les sentiments de peur et d'insécurité qui dominent le monde globalisé ou sera-t-il accru par des opportunités nouvelles jusque-là insoupçonnables? Telles sont les questions qui fondent la Bi10.

L'événement est organisé par l'ABi, Associazione Biennale dell'immagine, créée en 2015.



© Michael Wolf, série Google Street View, 2008-2012. Courtesy Biennale dell'immagine

## Au programme :

Life in Cities: Michael Wolf, Spazio Officina

Berlin. Moving Still: Giuseppe Chietera, Roberto Mucchiut, Domenico Scarano, Fabio Tasca, Sala Diego

Chiesa

Al limite: Paola Di Bello: Chiasso-Ponte & Giacomo Bianchetti: Flow/Flusso, Ex Bar Mascetti Humanæ: Angélica Dass, Chiasso culture in movimento piazzale di fronte alla Sala Diego Chiesa

American Dream, Fondazione Rolla

Into the Landscape: Filippo Brancoli Pantera, Cons Arc / Galleria

I regni di Elgaland-Vargaland (KREV): Leif Elggren, Carl Michael von Hausswolff, Spazio Lampo /

Associazione Grande Velocità

Parhélie: Daniela Droz, Casa Pessina Immaginare: Oliviero Toscani, m.a.x. museo

Immorefugee, Defrost Studio, Marco Tiberio, i2a - istituto internazionale di architettura

La guinta stagione : Tonatiuh Ambrosetti, Casa d'arte Miler

Tangenziali, sopraelevate e viadotti. L'archivio fotografico della IN.CO. S.p.A., Biblioteca dell'Accademia di

Architettura di Mendrisio



© Michael Wolf, de la série Tokyo Compression, 2011. Courtesy Biennale dell'immagine

Unmap me :Ramak Fazel, Joe Zaldivar, Studio CCRZ

Vedute da un margine incerto-Roma rovesciata : Giuseppe Moccia La Saletta / Museo Villa Pia, Fondazione Erich Lindenberg

Diario di viaggio – Viandanti : Francesco Maria Gamba, Atelier Viandanti Bellinzona: il fiume che unisce: Massimo Pacciorini-Job, Galleria-Job

Retratos: Raúl La Cava, Galleria Doppia V

Il nostalgico e il nuovo: Simon Roberts, Fiona Struengmann, Mirko Aretini, Giacomo Bonfante Galleria

Ramo

Olivetti, Ivrea: Milo Keller, Choisi – one at a time

On/Photography 2: Georg Aerni, Filippo Brancoli Pantera, Fabrizio Cicconi, Kai-Uwe Schulte-Bunert, Andreas Seibert in collaborazione con Cons Arc / Galleria, OnArte

Mobility of Things: Délio Jasse Spazio 1929

Città divise, Città plurali / (r)esistenze Opere del concorso : Maurizio Molgora, Bryn Marie Migliore, Marco Scesa, Sebastian Gandt, Collettivo Casa Astra, minelli&repetto, Roberto de Luca, Spazio1b

Source: www.biennaleimmagine.ch



© Angelika Dass, de la série Humanae, 2012-en cours. Courtesy Biennale dell'immagine



© Roberto Mucchiut, Bierpinsel, de la série Westfront, 2017, tirage digital, 40x60 cm. Exposition *Berlin. Moving Still*. Courtesy Biennale dell'immagine



© Domenico Scarano, 1820-Bornemannstrasse, de la série Pfand-Vuoto a rendere, 2017, tirage jet d'encre, 50x40 cm. Exposition *Berlin. Moving Still.* Courtesy Biennale dell'immagine



© Giuseppe Chietera, Objekt 17, de la série Stadt von Morgen, 2017, c-print analogique, 13.4x20.2 cm. Exposition Berlin. Moving Still. Courtesy Biennale dell'immagine





© Filippo Brancoli Pantera, Bard Diptych, 2012, de la série Landscapes, c-print sur dibond, 100x120 cm. Courtesy Cons Arc

## NOUVELLES EXPOSITIONS

### Filippo Brancoli Pantera. Into the Landscape

Galleria Cons Arc, Chiasso, 09.10. – 23.11.2017 www.consarc.ch

Filippo Brancoli Pantera (1978, IT) a étudié l'histoire de l'art avant de suivre le programme d'une année en photographie documentaire et journalisme à l'ICP – International Center of Photography, New York, en 2009. L'exposition fait partie de la Bi10 - Borderlines. Città divise/Città plurali. Fidèle à la réputation de la photographie de paysage italienne contemporaine (Massimo Vitali, Walter Niedermayr, Olivo Barbieri, entre autres), Filippo Brancoli Pantera interprète le thème de la Biennale dell'immagine en posant un regard neuf sur le paysage.

" Nella nostra difficile contemporaneità, Filippo Brancoli Pantera sceglie di appartenere a questa famiglia di fotografi. Stabilire una distanza dalla quale guardare il mondo costruito dagli uomini e la natura rimasta in vita è la base stessa del suo metodo, una distanza che garantisce una visione complessiva del territorio antropizzato. La distanza a cui porsi per riprendere la scena è senza dubbio uno dei dispositivi della visione messi a punto da una vasta corrente di autori contemporanei, da John Davies a Thomas Struth o Andreas Gursky, da Peter Bialobrzewski a Sze Tsung Leong a Taiji Matsue, fino agli italiani Walter Niedermayr, Olivo Barbieri, Vincenzo Castella, Gabriele Basilico, Armin Linke, Massimo Vitali, Domingo Milella. Per non fare che pochi esempi.

La visione adottata da Brancoli Pantera è a suo modo possente, poiché mira a costruire narrazioni concluse, ampie e mai frammentarie. Si tratta di uno sguardo di natura socio-antropologica sul paesaggio, che riguarda non solo le grandi città ma anche i territori delle provincie, nei quali appare più evidente il rapporto tra paesaggio costituito da manufatti e paesaggio naturale – la montagna, le sue rocce, il bosco, i prati, la collina coltivata, le acque. Come se l'autore cercasse, in fondo, ancora una volta, al di là dell'impianto grandioso delle immagini, una possibile residua intimità dei luoghi, che possa ancora rivelare i percorsi fatti dagli uomini per insediarvisi, e le ragioni delle loro scelte nel tempo. "

Roberta Valtorta Milano, 27.8.2017, extrait



© Filippo Brancoli Pantera, Ankara Kolej, 2011, de la série Landscapes, c-print sur dibond, 100x120 cm. Courtesy Cons Arc

# On/Photography 2

OnArte, Minusio, 25.10. - 02.12.2017 www.onarte.ch

Avec : Georg Aerni, Filippo Brancoli Pantera, Fabrizio Cicconi, Kai-Uwe Schulte-Bunert, Andreas Seibert

On/Photography 2 est une exposition sur la problématique du territoire, que les photographes ont exploré en particulier dans les villes les plus soumises à de grands changements sociaux et architecturaux. L'exposition fait partie de la Bi10 – Borderlines. Città divise/Città plurali.



© Frank Gohlke, Queens, New York, de la série Landscapes of Longing, 2003, tirage gélatino-argentique, 22.5x31.8 cm. Courtesy Fondazione Rolla

#### **American Dream**

Fondazione Rolla, Bruzella, 07.10. – 10.12.2017 www.rolla.info

Cette quatorzième exposition dans l'ancien jardin d'enfants de Bruzella, siège de la Fondation Rolla, présente des photographies issues de la collection privée de Rosella et Philip Rolla. L'expression American Dream / Rêve américain fut utilisée par l'historien américain James Truslow Adams dans son livre publié en 1931, The Epic of America. Alors que les USA traversaient la Grande Dépression, l'historien fit appel à cette expression pour décrire la complexité des convictions, des croyances religieuses, ainsi que des attentes sociales et politiques du peuple américain. L'exposition réunit des photographies illustrant le développement de l'Amérique sur les plans socio-économiques comme culturels des années 1950 à aujourd'hui. Les images furent réalisées par des artistes célèbres tels que : Robert Adams, Lewis Baltz, Richard Benson, Margaret Bourke-White, William Eggleston, Steve Fitch, Lee Friedlander, Frank Gohlke, Anthony Linck, Christopher Morris, Putnam & Valentine, Robert Rauschenberg, Ezra Stoller, Beat Streuli, Hiroshi Sugimoto, George A. Tice, Henry Wessel, L'exposition fait partie de la Bi10 - Borderlines, Città divise/Città plurali.

"The American dream was never my dream. I gave it up for good in 1962, when my university studies had come to an end. It happened during a meeting with some representatives from IBM, who were offering me a professional future with them. They were presenting their own version of the American dream which, at that time, was the norm. The path to success was laid out in every detail: a model wife, climbing up the company ladder and, in order to better reach the upper rungs, the total renunciation of one's original social class. All this was described in minute detail. Faced with these expectations, I left for Turin to try to become the best artisan I could be. As far away as I could be from the American dream. [...]

I love America, that's why I turned down the American dream."

Phil Rolla (interview réalisée par Christian Marazzi)

Publication : le catalogue contient un essai de Christian Marazzi en conversation avec Philip Rolla, qui parle de ses expériences personnelles, à l'époque où il étudiait à l'Univesité de Santa Clara.



© Robert Adams, New housing, Colorado Springs, Colorado, 1968-1971, tirage gélatino-argentique vintage, 14.7x14.7 cm. Courtesy Fondazione Rolla



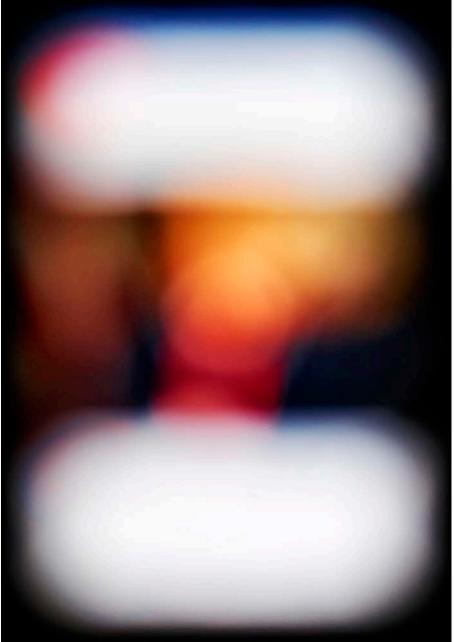
© Catherine Leutenegger, Sans titre, 2016, de la série New Artificiality. Courtesy de l'artiste

### Catherine Leutenegger. SHI(F)T HAPPENS

Espace abstract, 05.10. - 30.10.2017 www.abstract.li

Dans le cadre de l'inauguration de ses nouveaux locaux à la rue des Côtes-de-Montbenon, l'espace abstract accueille la photographe Catherine Leutenegger (1983, CH). Pour cette exposition individuelle « carte blanche » intitulée SHI(F)T HAPPENS, l'artiste propose un dialogue entre travaux récents et antérieurs avec pour dénominateur commun des thèmes récurrents: l'inéluctable et la vanité. Entre photographies monumentales de bâtiments produits en Chine au moyen d'une gigantesque imprimante 3D, un cabinet de curiosité regroupant des natures-mortes aberrantes issues de cette même technologie, un post Facebook transfiguré en visuel abstrait sur un caisson lumineux, un autoportrait en figurine isolée sur un socle, une série troublante de poupées ultra-réalistes et une installation vidéo dépeignant la désintégration de l'empire Kodak, Catherine Leutenegger s'ouvre sur un pratique résolument pluridisciplinaire en jouant sur la transversalité, le rapport d'échelle, la spatialité et l'ambiguïté des formes. Avec une posture d'archéologue et d'anthropologue, elle soulève de nouvelles réflexions sur l'omniprésence numérique, la matérialisation du virtuel qui inaugure une reformulation de notre expérience de la réalité parallèlement à une tendance générale s'orientant vers la dématérialisation.

Catherine Leutenegger est titulaire d'un Master en Photographie obtenu en 2007 à l'Ecole cantonale d'art de Lausanne (ECAL); elle travaille en tant qu'artiste photographe et enseignante. Son œuvre a fait l'objet de nombreuses récompenses, dont le Prix Culturel Manor, le Prix du Canton de Vaud et les Bourses Fédérales de Design. Ces distinctions lui ont notamment valu une exposition individuelle au Musée de l'Élysée et la publication d'un livre monographique intitulé Hors-champ (Éditions Infolio), ainsi qu'un séjour en résidence d'artistes à New York. Durant ce séjour, Catherine Leutenegger s'est immergée dans la ville de Rochester surnommée Kodak City (la ville Kodak), au nord de l'État de New York, où George Eastman (1854-1932), pionnier de l'industrie photographique, fonda l'entreprise Kodak en 1881, Kodak City fait l'objet d'un livre édité chez Kehrer Verlag en 2014. L'ouvrage constitue l'enregistrement d'un tournant singulier dans l'histoire de la photographie.



© Catherine Leutenegger, Fire & Fury, 2017, image sur caisson lumineux. Courtesy de l'artiste

## Fire & Fury, 2017

Fire & Fury constitue l'une des pièces inédites de l'exposition SHI(F)T HAPPENS. Présentée sous forme de caisson lumineux, il s'agit d'une reproduction photographique d'un post Facebook du Time Magazine sur l'écran d'un smartphone. Délibérément flouté au moment de la prise de vue, le post contient une photo du président américain Donald Trump et un extrait des propos tenus à son homologue Nord-Coréen face à la menace nucléaire: North Korea « will be met with fire and fury » if they escalate nuclear threat.

Les dimensions imposantes et la lumière intérieure du caisson confèrent à la pièce une aura magnétique qui absorbe inéluctablement le regard. Le flou amène une sensation de mouvement rythmique, comme un mouvement de surface tridimensionnel. Le post original est visuellement dématérialisé en formes flottantes vaporeuses indéfinies pouvant rappeler de manière subliminale le nuage d'une explosion nucléaire. La dissolution du sujet procure à notre perception des impulsions difficilement saisissables de type esthétique, sensuel et émotionnel et invite le spectateur à s'interroger quant à sa réelle substance dilué dans le gouffre infini d'informations et de désinformations alimentant les flux d'actualité.



© Catherine Leutenegger, Sans titre, 2016, de la série New Artificiality. Courtesy de l'artiste

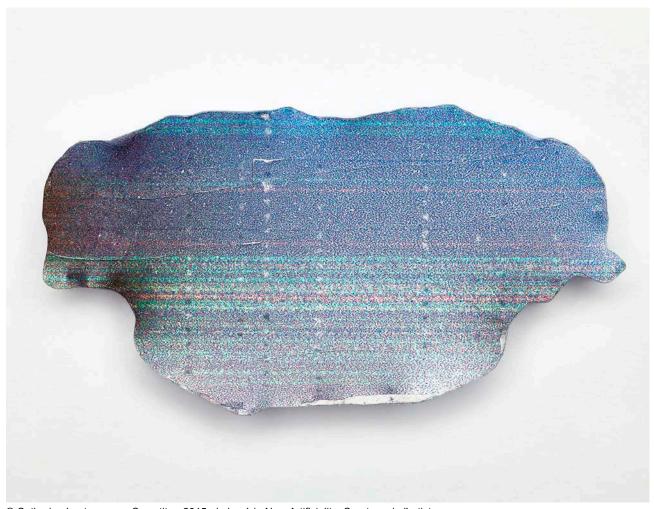
### New Artificiality, 2015-2016

Images habitables d'architectures imprimées.

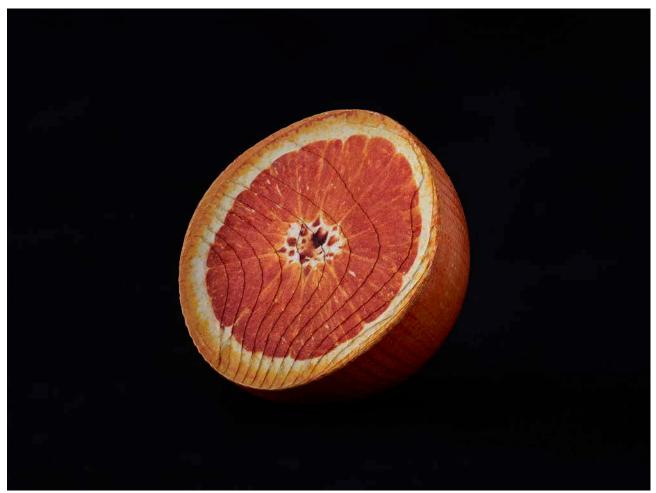
"L'enquête photographique développée par Catherine Leutenegger sur les constructions d'une entreprise chinoise de bâtiments imprimés révèle une étape nouvelle dans l'histoire de l'image. Passée très rapidement de la production de petits objets à la réalisation industrielle d'architectures fabriquées à grande échelle, l'impression 3D inaugure une fusion inédite entre l'architecture et la représentation. Les enjeux sont nombreux : cette innovation ayant recours à la robotique est une révolution technologique mais aussi une reformulation de notre expérience de la réalité. La maison devient une image tridimensionnelle que l'on habite. Adaptées aux dimensions de l'espace d'exposition, les grandes photographies de Leutenegger amplifient cette sensation en produisant un effet de réel, l'image d'un espace venant se substituer à celui qu'elle recouvre. Le corps des regardeurs peut littéralement se confronter à des lieux de vie réalisés intégralement dans une chaine de production numérique, de la conception à la fabrication. Les aberrations résultant de ce processus génèrent un trouble dans notre compréhension des nouvelles coordonnées d'une image architecturée. Comme une extension de la notion d'image à toute chose participant de la définition du monde post-industriel, à l'ère d'une hyperréalité prenant la consistance du béton." Pascal Beausse



© Catherine Leutenegger, Sans titre, 2015, de la série New Artificiality. Courtesy de l'artiste



© Catherine Leutenegger, Sans titre, 2015, de la série New Artificiality. Courtesy de l'artiste



© Catherine Leutenegger, Sans titre, 2015, de la série New Artificiality. Courtesy de l'artiste



© Gregory Monnerat, de la série Made in China 2025, 2017. BA Photographie. Courtesy ECAL

### **ECAL Diplômes 2017**

École Cantonale d'Art de Lausanne, Renens, 27.09. – 13.10.2017 www.ecal.ch

L'ECAL présente une sélection des diplômes Bachelor et Master 2017 dans son bâtiment à Renens. Par le biais d'éditions, de photographies, de typographies, de peintures, d'installations interactives ou encore d'objets de design, cette exposition donne ainsi l'occasion unique de venir découvrir les travaux d'étudiants issus des différents programmes de niveaux Bachelor (Arts Visuels, Design Industriel, Design Graphique, Photographie, Media & Interaction Design) et Master (Art Direction, Arts Visuels, Design de Produit), ainsi que les créations du Master of Advanced Studies in Design for Luxury & Craftsmanship. Les films Bachelor Cinéma bénéficieront d'une projection durant le mois de novembre au Cinéma Capitole à Lausanne.

Publication : À cette occasion, l'ECAL édite pour la sixième fois un Yearbook avec tous les travaux des diplômés de cette année.



© Tanya Kottler, de la série Behind Closed Doors, 2017. BA Photographie. Courtesy ECAL



© Olivier Christinat, de la série Nouveaux Souvenirs, 2010-2016. Courtesy de l'artiste

#### Olivier Christinat, Histoires sans titres

Espace CHUV, Lausanne, 05.10. - 30.11.2017 www.chuv.ch/culture

L'exposition présente plus de 40 photographies. Olivier Christinat fait jouer les tracés des vues urbaines, principalement du Japon, avec les signes graphiques des corps, les codes du vêtement, le dessin des idéogrammes, la signalétique foisonnante. Ces instants de la vie quotidienne deviennent écriture, « écriture vive de la rue » (Roland Barthes) et créent un kaléidoscope d'histoires, des histoires éphémères, sans titres, façonnées par le téléobjectif et la superposition des plans qui en découle.

Né en 1963 à Lausanne, Olivier Christinat, photographe, enseigne au CFPArts de Genève depuis 2003. Son travail a fait l'objet de nombreuses expositions en Europe, mais aussi au Japon et aux Etats-Unis. Il remporte le Rado Star Prize dans le cadre des Journées photographiques de Bienne en 2013. Le livre Nouveaux souvenirs retrace ces dix dernières années d'activité.

Exposition présentée dans le cadre des Rencontres arts et sciences sur le thème Signes, interprétations, résonances. Le signe ? Trait, marque, chiffre, code, symptôme. Il sera question de l'interprétation des signes de la maladie en médecine en regard de la puissance d'évocation du signe dans la création contemporaine, les arts visuels, la musique, le théâtre.

Curatrice : Caroline de Watteville, chargée des activités culturelles du CHUV

Publication: Olivier Christinat, Nouveaux souvenirs, Lausanne, art&fiction, 2017. Préface: Tatyana Franck, textes : Claude Reichler, Marco Costantini et Véronique Mauron



© Olivier Christinat, de la série Nouveaux Souvenirs, 2010-2016. Courtesy de l'artiste

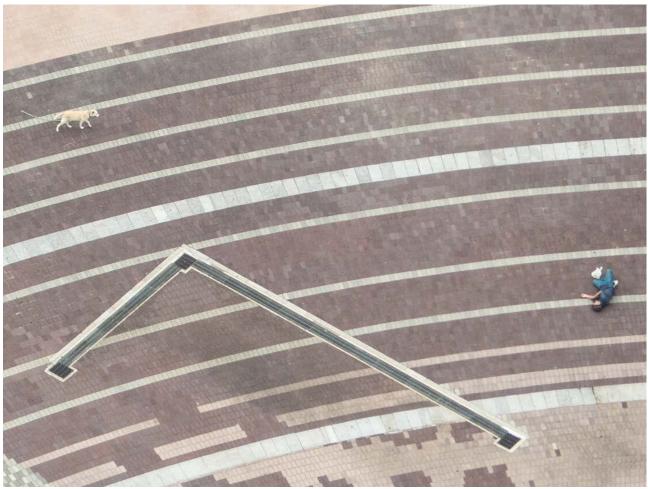
Nouveaux Souvenirs. Album japonais

Texte de Véronique Mauron, historienne de l'art, conseillère artistique, Affaires culturelles et artistiques, EPFL

" Depuis près de dix ans, Olivier Christinat se rend réqulièrement au Japon. Peu à peu la ville japonaise s'est insinuée dans sa recherche photographique et, depuis 2010, elle constitue un sujet à part entière. A la fois immergé dans la culture japonaise et conservant le regard décentré de l'Occidental sur les villes nippones, Olivier Christinat nous introduit à une immersion dans l'espace public japonais.

Le titre de l'exposition, Nouveaux souvenirs, sonne étrangement. Comment des souvenirs peuvent-ils être nouveaux? Les souvenirs font tellement référence au passé qu'ils semblent n'avoir aucun présent. Pourtant le photographe nous incite à penser que les souvenirs sont rejoués, qu'ils adviennent les uns à la suite des autres et même que les souvenirs se bricolent au fur et mesure du présent qui passe. Olivier Christinat ne parle-t-il pas aussi de la photographie, ce dispositif qui transforme une réalité présente en un souvenir immédiat ? Un nouveau souvenir ? Si l'on regarde les photographies de foules où les visages d'hommes et de femmes se superposent, se cachent et se découvrent les uns les autres, on est saisi par l'effet d'instantanéité. Chaque pression du doigt sur le déclencheur ne transforme-t-elle pas l'instant en une image à longue durée ? Nouveau souvenir.

Dans ces photographies de foules, l'œil de l'artiste approche et définit, par une mise au net, le visage proposé à notre observation. Toutefois, il n'abolit pas les visages intermédiaires ; au contraire, il montre, par les flous superposés, des espacements, des densités intervallaires, des seuils de visibilité. Eloigné physiquement du sujet, Olivier Christinat en saisit pourtant l'intimité. Distance et proximité se rabattent l'une sur l'autre. La photographie est ici au plus proche du sujet (le visage qui se distingue), mais également, par la superposition des plans et des visages, elle maintient la distance avec le visage ; elle le pose, en vis-à-vis, comme un objet séparé. Cette séparation fonde la dynamique du jeu photographique : elle induit ce mouvement constant chez le spectateur qui n'a de cesse, au vu de la photo, de passer de l'ici de l'image au là-bas du visage net en passant par tous les là des visages non identifiables. Les intervalles sont présents, les intermédiaires s'accumulent dans l'image qui devient un feuilleté de couches, de plans, de perspectives rabattues. Olivier Christinat construit une hantise, faite de la mise à distance dans la proximité et de la proximité dans l'éloignement. On pourrait alors parler de l'aura de ces photographies, et redire sa définition si claire donnée par Walter Benjamin : «l'aura, l'unique apparition d'un lointain, si proche soit-il.»



© Olivier Christinat, de la série Nouveaux Souvenirs, 2010-2016. Courtesy de l'artiste

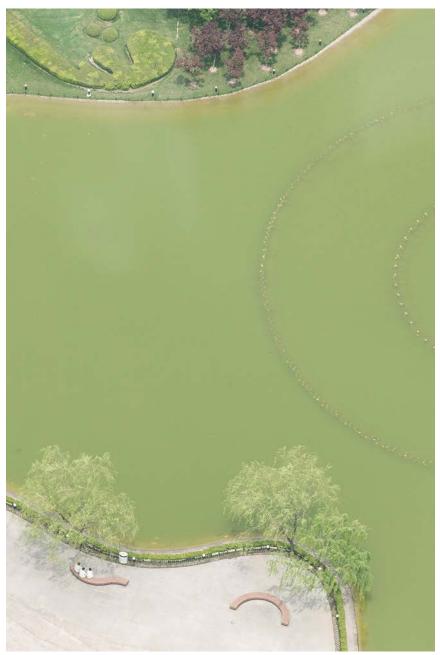
Le photographe travaille avec un appareil muni d'un téléobjectif très puissant. Celui-ci est utilisé dans les images de villes où l'on voit les perspectives s'écraser l'une sur l'autre, les plans s'encastrer, ne laissant plus aucun interstice de rues, de boulevards, de parcs entre les immeubles. Une ville à l'infini. Dans les images de foules, le téléobjectif provoque l'empilement des têtes, têtes coupées des corps tels des trophées de la ville contemporaine japonaise.

Ce jeu de proximité et de distance s'opère encore sur un autre plan : l'opposition : privé/public. En effet, l'artiste fait apparaître des visages identifiables de l'anonymat de la foule. Pour faire ceci — advenir le privé dans le public — il faut une transgression. Chez Olivier Christinat, cela se nomme un vol d'image. L'artiste endosse deux rôles : celui du flâneur, à la fois distant mais attentif et prêt à se laisser surprendre, et celui du détective qui à l'aide de son appareil outillé capture, c'est-à-dire, saisit (comme on saisit au collet) les visages qui l'intéressent pour sa recherche. Ne se doutant souvent de rien, les personnes photographiées sont transformées en portraits. Olivier Christinat saisit les visages au vol.

Ce qui survient à l'image n'est toutefois ni spectaculaire ni suspect. L'artiste ne cherche pas à dévoiler les individus mais agit plutôt comme un sculpteur ou un peintre qui faconne et compose les corps en image. Il ne cherche ni à caractériser les individus ni à faire ressortir des traits de caractère. Les gestes, les mouvements sont anodins et simples, toujours pudiques et retenus. Cette banalité des foules fait présence et cela sans narration sous-jacente. Ces images manifestent le renouvellement permanent de ce qui passe du hors-champ au champ de vision : mouvements, gestes, attitudes corporelles et regards, tout ce qui fait la richesse d'un monde urbain très dense, tout ce qui rend possible un se mouvoir ensemble.

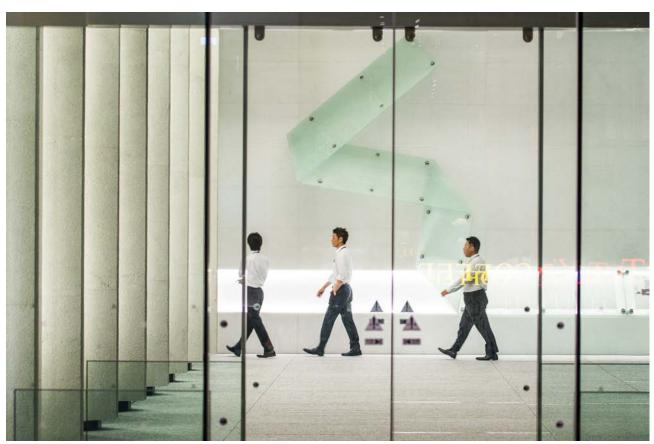
Toutefois une caractéristique frappe dans ces photographies de groupes d'individus. Le regard du photographe capturant la réalité cisèle des détails particuliers qui possèdent un point commun : la beauté. Contrairement au gros plan, par exemple au cinéma, qui est souvent une atteinte à l'image complète du corps et qui montre des monstruosités, la capture des détails des visages chez Olivier Christinat donne à voir la beauté à peine visible, celle qui est recouverte par le nappage du geste, par le flux du mouvement. Le photographe saisit une beauté toujours en fuite, en retrait, une beauté incognito. " Véronique Mauron, octobre 2013

Source: http://www.olivierchristinat.com/photographie/serie/nouveaux-souvenirs



© Olivier Christinat, de la série Nouveaux Souvenirs, 2010-2016. Courtesy de l'artiste





© Olivier Christinat, de la série Nouveaux Souvenirs, 2010-2016. Courtesy de l'artiste



© Olivier Christinat, de la série Nouveaux Souvenirs, 2010-2016. Courtesy de l'artiste



Anonyme, Alicia Miles et John Robinson dans Elephant de Gus Van Sant, 2003. Courtesy HBO

#### **Gus Van Sant**

Musée de l'Elysée, Lausanne, 25.10.2017 - 07.01.2018 www.elysee.ch

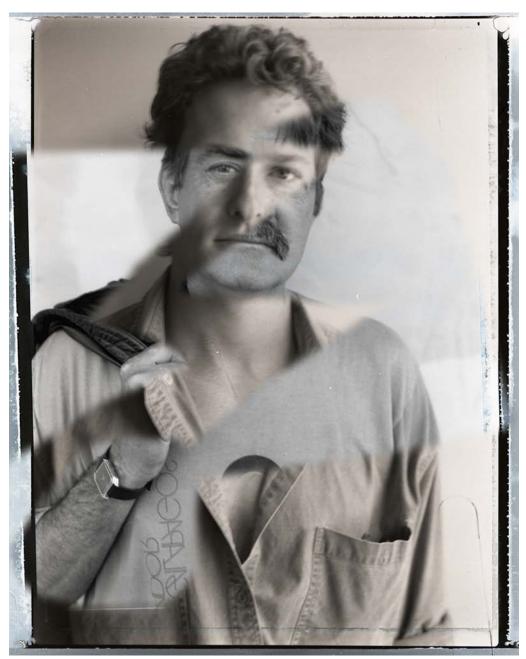
Generation et de l'écrivain américain William S. Burroughs.

La Cinémathèque suisse, le Musée de l'Elysée, La Cinémathèque française et le Museo Nazionale del Cinema (Turin), organisent conjointement une exposition et une rétrospective de films autour de l'œuvre de Gus Van Sant (1952, USA). Les films de la rétrospective seront montrés à Lausanne et dans plusieurs villes suisses, dans les salles partenaires de la Cinémathèque suisse.

L'exposition Gus Van Sant conçue par La Cinémathèque française en coproduction avec le Museo Nazionale del Cinema (Turin), le Musée de l'Elysée (Lausanne) et la Cinémathèque suisse (Lausanne) propose une rétrospective inédite en Suisse autour des films et des œuvres plastiques du cinéaste américain. Véritable déambulation pluridisciplinaire, elle s'articule en cinq sections qui explorent une composante de la force créatrice de Gus Van Sant et dresse les contours d'un univers foisonnant et impertinent.

Cinepark offre une plongée dans le cinéma de Gus Van Sant, véritable plaque sensible de ce temps de l'Histoire américaine postmoderne. Tête de proue du renouveau du cinéma dit " indépendant ", Van Sant est l'instigateur d'une liberté artistique qui irradie depuis les marges. Avec sa filmographie hétérogène, il nous oblige à repenser ce qu'est un auteur de cinéma.

Photography regroupe une sélection encore inconnue du grand public des Polaroids réalisés par Gus Van Sant lors des castings de ses premiers films. Défilent sous son objectif des centaines d'acteurs, d'écrivains et d'anonymes. Même après avoir abandonné son Polaroid à la fin des années 1990, le cinéaste continue la photographie, en réalisant notamment des reportages pour magazines de mode ou pour groupes de rock. Constellations évoque quant à elle les filiations artistiques de Gus Van Sant, de l'omniprésence de sa ville d'adoption, Portland, aux figures tutélaires qui marquent son esthétique – l'influence, entre autres, de la Beat



© Gus Van Sant, Bad Geo and Boy, de la série Cut-Up, 2010

Music dit l'intérêt de Van Sant pour la musique de cinéma, qu'il envisage comme un langage à part entière. On y retrouvera des B.O. spécialement conçues pour ses films, des créations originales de Van Sant luimême, ainsi qu'une sélection de clips qu'il a réalisés notamment pour David Bowie, les Red Hot Chili Peppers ou les Hanson.

Des peintures et des dessins, Gus Van Sant en a fait à divers moments de sa vie. Certains collages datent des années 1970, tandis que sa série de grandes aquarelles exposées à la galerie Gagosian de Los Angeles date de 2011. Réunies en dernier lieu dans la section Painting, elles offrent un complément inattendu à l'univers artistique très éclectique de Gus Van Sant.

Curateur : Matthieu Orléan, La Cinémathèque française, avec la collaboration de Lydia Dorner, conservatrice assistante au Musée de l'Elysée.

Publication chez Actes Sud d'un catalogue avec un entretien de Matthieu Orléan avec Gus Van Sant.



© Simon Roberts, Uetliberg, Zurich, 2016, du projet Etrangement Familier. Courtesy Musée de l'Elysée

## Étrangement Familier. Regards sur la Suisse

Musée de l'Elysée, Lausanne, 25.10.2017 – 07.01.2018 www.elysee.ch

Avec : Alinka Echeverría, Shane Lavalette, Eva Leitolf, Simon Roberts et Zhang Xiao.

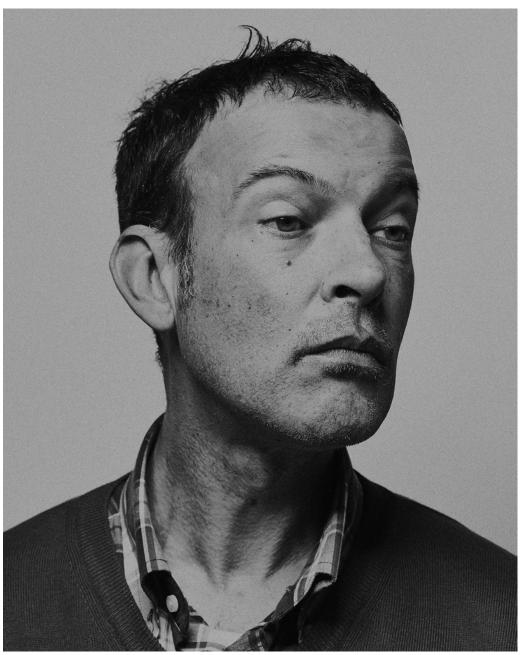
L'image de la Suisse a été façonnée dans une grande mesure par des photographies ayant le tourisme pour toile de fond. Panoramas de montagnes spectaculaires, campagnes idylliques et portraits authentiques de gens du cru - ces images, commercialisées avec succès, ont contribué à forger l'identité nationale, mais ont aussi eu pour effet de banaliser et de rigidifier le répertoire iconographique. À l'occasion de son centième anniversaire en 2017, Suisse Tourisme a choisi un projet hors du commun pour poser un nouveau regard sur la richesse de la photographie de notre pays. Sous la direction de la Fondation Suisse pour la Photographie (Winterthour) et du Musée de l'Elysée (Lausanne), cinq photographes de renommée internationale ont été invités à questionner l'image de la Suisse en tant qu'observateurs indépendants, subjectifs et sensibles, libres de tout mandat publicitaire. Les impressions que les photographes Alinka Echeverría (Mexique/ UK), Shane Lavalette (USA), Eva Leitolf (Allemagne), Simon Roberts (UK) et Zhang Xiao (Chine) ont glanées lors de leurs voyages dans le pays et le long de sa frontière sont inspirantes et révélatrices. Leurs images cocasses, poétiques ou énigmatiques, nous invitent à poser un regard neuf sur ce qui nous est familier.

Curateurs: Tatyana Franck, Peter Pfrunder et Lars Willumeit.

Publication : Un coffret de livres publiés par Lars Müller Publishers accompagne l'exposition.



© Alinka Echeverria, Anaïs, 16 ans, au bord du lac à Vevey, 2016, du projet Etrangement Familier. Courtesy Musée de l'Elysée



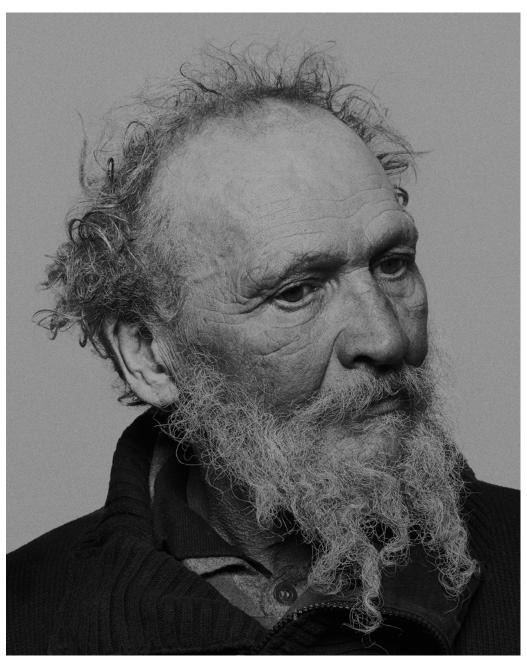
© Piero Martinello, de la série Radicalia, 2015. Courtesy Espace Images Vevey

### Piero Martinello. Radicalia

Espace Images Vevey, Vevey, 05.10. – 12.11.2017 www.images.ch

La radicalité est "ce qui appartient à la nature profonde, concerne le principe premier, est relatif à l'essence ". Parti de cette définition du Grande dizionario della lingua italiana, Piero Martinello (1985, IT) a parcouru l'Italie à la recherche d'hommes et de femmes, qui chacun à leur manière et pour différentes raisons, ont adopté des valeurs et des modes de vie radicaux. Idiots du village, saints et dévots, gangs de mafiosi, religieuses cloîtrées et raveurs extatiques : tous symbolisent différents parcours de vie en marge des conventions et des normes.

Conçu comme une mosaïque de photos de famille, le projet se retrouve dans un livre-album articulé en cinq chapitres : Déviance, Dévotion, Destruction, Contemplation et Evasion. Dans cette galerie de portraits, le médium photographique se manifeste autant dans sa forme purement artistique que dans son usage vernaculaire comme la photo passeport, l'image pieuse ou le cliché d'identité judiciaire. Par un accrochage disparate où se côtoient une multitude de cadres hétéroclites, le photographe réactive toute une imagerie du folklore italien et reconnecte ainsi ses sujets avec la collectivité.



© Piero Martinello, de la série Radicalia, 2015. Courtesy Espace Images Vevey

S'inscrivant dans la mouvance de la nouvelle photographie documentaire, son travail engage une réflexion sur la marginalité et sa stigmatisation par l'establishment, tout en questionnant le poids des stéréotypes et leurs représentations dans nos sociétés.

Né en 1985 à Schio, Italie, Piero Martinello s'est formé à la Fabrica, le centre de recherche en communication du groupe Benetton, où il collabore notamment au magazine Colors dans le cadre de campagnes publicitaires pour la marque et de projets de sensibilisation pour l'Organisation mondiale de la Santé. Il vit et travaille aujourd'hui à Venise. Son travail a récemment été exposé au Moscow Museum of Modern Art, au Dictateur à Milan, au Foto-Forum de Bozen et aux Rencontres d'Arles. Piero Martinello a participé au Grand Prix Images Vevey 2017/2018.

Publication : Lauréat du Photo Folio Review 2015 aux Rencontres d'Arles, ce projet a fait l'objet d'une publication éditée par l'artiste. En 2016, le livre Radicalia a figuré dans la liste des 35 meilleurs livres de photographie de l'année, sélectionnés par le prestigieux TIME Magazine.



© Piero Martinello, de la série Radicalia, 2015. Courtesy Espace Images Vevey

### Extrait d'un entretien avec l'artiste

Caroline Stevan, Le Temps: Qui sont ces marginaux dont vous présentez les photographies? Piero Martinello: J'ai divisé ce projet en cinq chapitres. Il y a les fous des villages, les saints et leurs dévots, les mafieux, les nonnes cloîtrées et les ravers. Pour les mafieux, j'ai utilisé les images prises lors de leur arrestation et j'ai commandé des illustrations reproduisant les sortes d'arbres généalogiques gu'utilisait la police afin de se repérer dans ces clans. Quant aux religieuses, je leur ai demandé leurs photos de passeport parce que c'est le seul moment où elles sortent du couvent, avec celui où elles votent. Cela permettait d'éviter le cliché de la nonne derrière sa grille.

## - Pourquoi ceux-là précisément?

- J'ai travaillé sur les raves lorsque j'étais à la Fabrica (la boîte à idées de Benetton, ndlr) en 2008-2009 et j'ai réalisé alors que j'avais un intérêt pour les gens allant contre les flots. J'ai entrepris un voyage sur les routes italiennes, allant de village en village à la recherche de personnes ayant opté pour un mode de vie radical. J'ai choisi ces différentes populations par intérêt personnel et pour avoir un contraste entre la criminalité et la spiritualité, les ténèbres et la lumière, diverses manières de se cacher ou de s'évader. Tout cela se répond.



© Piero Martinello, de la série Radicalia, 2015. Courtesy Espace Images Vevey

- A-t-il été difficile d'avoir accès à ces gens?
- Il a fallu les identifier déjà, puis entrer en contact. Pour les nonnes, j'ai dû m'associer avec une femme. Pour les dévots, ça a été facile, il me suffisait de me rendre à la célébration de tel ou tel saint. Les fous du village n'ont pas été évidents à trouver. J'ai fait beaucoup de recherches en amont et puis je me suis renseigné dans les villages, au café notamment. Avant, chaque bled avait son fou. C'était une figure institutionnelle comme le curé ou l'épicier. Aujourd'hui, c'est un personnage en voie de disparition, en raison de la médicalisation.

Pour les mafieux, j'ai simplement pioché dans les archives policières. Le défi, pour eux, était de rendre la matière esthétique.

- Pourquoi n'y a-t-il pas de légendes dans l'exposition?
- Parce que je veux que le premier impact se passe au niveau de l'estomac. Je mélange les gens et les genres de portraits. A partir de là, je laisse le public tisser des relations et effectuer son voyage mental. Le livre est disponible, et extrêmement ordonné, pour ceux qui souhaiteraient aller plus loin.

Source : Caroline Stevan, "Piero Martinello: les faces cachées de l'Italie", Le Temps, 25.7.2017, https://www.letemps.ch/culture/2016/07/25/piero-martinello-faces-cachees-litalie



© Yann Laubscher, Murhoya, 2012, de la série L'appel. Courtesy Focale

## Yann Laubscher. L'appel

Galerie Focale, Nyon, 01.10. - 12.11.2017 www.focale.ch

Initiée en 2010, la série intitulée L'Appel s'est construite autour de plusieurs séjours effectués par le photographe suisse dans les territoires sauvages de la Russie, tels que la Sibérie, le Kamtchatka et l'Oural. Associant portraits, paysages, et objets, sans que les repères chronologiques et géographiques soient signifiés distinctement, L'Appel constitue moins un travail sur la Russie qu'une plongée sur les traces d'une vie rude et précaire, « mais pleine d'une libre dignité ». Rivières, taïgas, toundras ou péninsules volcaniques : les photographies visent à créer le récit du cheminement d'un groupe de personnages à travers un milieu hostile, avec une rivière pour fil conducteur. Adoptant la place de l'observateur impliqué. tout à la fois situé à l'intérieur et à l'extérieur de son sujet, Yann Laubscher rend-t-il compte d'une forme de liberté ou d'enfermement ? Quelle part de résistance implique ce mode de vie en rupture ? Cet isolement est-il souhaité ou subi ? Les individus saisis par le photographe semblent suspendus dans cette ambiguïté. Ils apparaissent dans un même mouvement présent et absent au monde, physiquement tendus par la beauté résistante, presque animale, de leur mode de vie, mais intérieurement travaillés par une forme de renoncement, d'abandon. Sans rechercher la simplification ni obéir à une quelconque logique, Yann Laubscher structure un langage plutôt qu'un style. Noir et blanc ou couleur, plan large ou vision rapprochée : chacune de ses images est avant tout régie par son propre point d'équilibre.

Yann Laubscher (1986, CH) vit et travaille à Lausanne. Après un Master en sciences naturelles, il a étudié la photographie à l'École supérieure d'arts appliqués de Vevey (CEPV). Il a rédigé son mémoire sur les liens entre exploration et photographie. Son approche documentaire traite principalement des relations complexes qu'entretiennent les humains avec la nature.

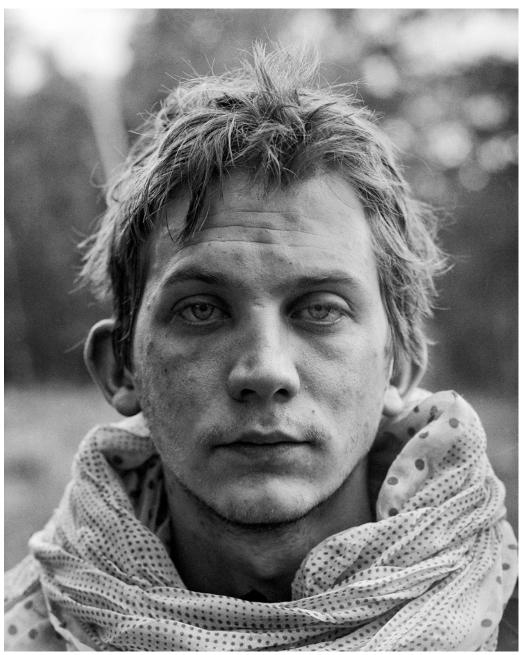


© Yann Laubscher, Liévaïa Tchapina, 2013, de la série L'appel. Courtesy Focale

Son travail principal, L'Appel, est lié à l'exploration depuis 2010 de territoires sauvages de la Russie, comme la Sibérie, le Kamtchatka et l'Oural. Son travail a fait l'objet d'expositions en Suisse et en France. Sa série M38 aborde les préoccupations liées au monde sauvage en Suisse et la notion de parcours, en abordant la figure du loup comme symbole de créature fugitive et insaisissable. Ce travail a fait l'objet d'une exposition personnelle au PhotoforumPasquArt en 2015. Yann Laubscher a reçu le prix Camera Clara pour ses photographies réalisées à la chambre tirées de la série L'Appel. En 2016, il est le lauréat du Globetrotter World Photo, bourse lui permettant de développer un nouveau projet en Sibérie, Ceux du monde, une expédition documentant la vie d'orthodoxes vieux-croyants exilés. Il est également éducateur nature ainsi que membre de Strates et de NEAR, associations réunissant de nombreux photographes.



© Yann Laubscher, Kamtchatka, 2013, de la série L'appel. Courtesy Focale



© Yann Laubscher, Kamtchatka, 2013, de la série L'appel. Courtesy Focale



© Yann Laubscher, Tagul, 2012, de la série L'appel. Courtesy Focale



© Yann Laubscher, Vitim, 2014, de la série L'appel. Courtesy Focale



© Elisa Larvego, Pascal après un entrainement de vélo polo, terrain de la Praille, de la série Les pratiques sportives - Enquête photographique genevoises 2016. Courtesy Ville de Genève

## Elisa Larvego. Les pratiques sportives – Enquête photographique genevoises 2016

Parc des Bastions, Genève, 05.10. – 05.11.2017 www.ville-geneve.ch

En novembre 2016, Sami Kanaan, Conseiller administratif de la Ville de Genève en charge de la culture et du sport, lance la nouvelle enquête photographique genevoise consacrée, pendant trois ans, aux pratiques sportives et déclinée chaque année selon un angle différent. Elisa Larvego, photographe genevoise, a mené son mandat sous l'angle sociétal au travers d'une série de portraits documentaires.

Pour cette enquête, Elisa Larvego s'est introduite durant six mois dans les clubs et lieux sportifs genevois avec l'objectif de saisir l'instant éphémère de l'après sport chez les 18-30 ans. À travers un regard fort et porté sur l'humain. Elisa Larvego présente une vingtaine de disciplines sportives et les fait dialoguer avec l'environnement dans leguel elles sont pratiquées. Le résultat forme une mosaïque de portraits de jeunes sportifs, regards souvent pointés sur l'objectif et constitue un témoignage fort des pratiques sportives actuelles chez les jeunes.

L'enquête photographique, attribué annuellement à un-e photographe professionnel-le actif ou active à Genève et ayant un lien fort avec notre ville, s'inscrit dans le cadre de la nouvelle politique de soutien et de valorisation de la photographie à Genève voulue par Sami Kanaan. Elle permet de valoriser la photographie documentaire, de soutenir les professionnel-le-s de ce domaine et de documenter l'évolution du territoire genevois. Chaque photographe mandaté bénéficie d'une enveloppe de CHF 25'000 pour accomplir son enquête. David Wagnières, photographe genevois de 48 ans, a été sélectionné par un comité d'experts pour réaliser l'enquête photographique 2017. Photographe de presse et documentaire, après avoir longtemps été rédacteur photo dans un quotidien romand, David Wagnières enquêtera, jusqu'en mars 2018, sur les pratiques sportives d'un point de vue territorial.

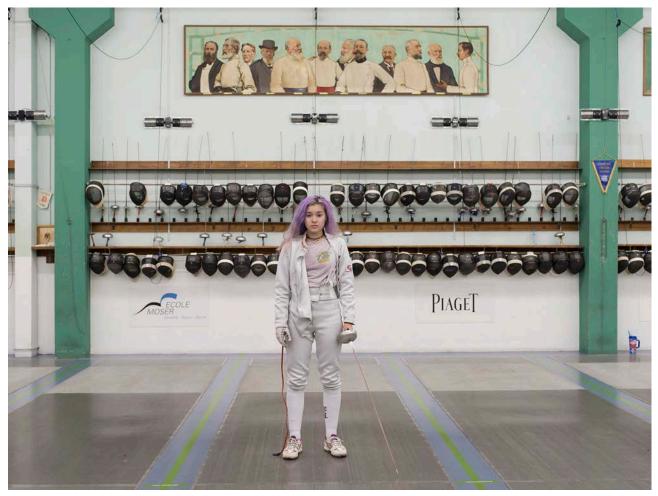
Événement : Table ronde sur la thématique de l'enquête photographique dans le cadre de l'événement No'Photo, 1ère nocturne photographique à Genève, Alhambra, foyer 2e étage, samedi 14 octobre, 17h → Elisa Larvego commente 4 images de sa série sur youtube : http://bit.ly/2u25T3N



© Elisa Larvego, Léa après un entrainement de bicross, centre sportif du Bout-du-Monde, de la série Les pratiques sportives – Enquête photographique genevoises 2016. Courtesy Ville de Genève



© Elisa Larvego, Joakim après un entrainement de hockey sur glace, patinoire des Vernets, de la série Les pratiques sportives – Enquête photographique genevoises 2016. Courtesy Ville de Genève



© Elisa Larvego, Allana après un entrainement d'escrime, salle d'armes au centre sportif du Bout-du-Monde, de la série Les pratiques sportives – Enquête photographique genevoises 2016. Courtesy Ville de Genève



© Armin Linke, Salt blocks for goats and donkeys, Agadez, Niger, 2006. Courtesy CPG

## Armin Linke. The Appearance of That Which Cannot Be Seen

CPG - Centre de la Photographie Genève, 29.09. – 01.11.2017 www.centrephotogeneve.ch

Le CPG présente L'apparence de ce qui ne peut être vu, la première exposition rétrospective d'Armin Linke (1966, Milan), artiste basé à Berlin, en collaboration avec le ZKM - Zentrum für Kunst und Medien (Karlsruhe), le PAC – Padiglione d'Arte Contemporanea (Milan) et le Ludwig Forum (Aix-la-Chapelle). Dès ses débuts, Armin Linke a envisagé son travail comme une archive témoignant des bouleversements provoqués par la dernière vague de globalisation, à partir des années 1990. L'exposition initiée par le ZKM propose un dispositif original, incluant texte et audio, une lecture de l'archive par des scientifiques, des philosophes et des théoriciens notamment, tels que Ariella Azoulay, Peter Weibel et Bruno Latour, entre autres, avec qui l'artiste a travaillé dans le cadre de ses recherches sur la problématique de l'anthropocène. Curateurs: Philipp Ziegler (curateur au ZKM) et Joerg Bader (directeur du CPG), en collaboration avec l'ariste

# Extraits du texte de Joerg Bader

[...] Armin Linke est un des très rares photographes contemporains à avoir conçu son travail très tôt comme une archive de son propre temps, pour devenir ainsi le chroniqueur de la globalisation moderne, sans suivre l'agenda des mass media. Le CPG l'avait déjà invité en 2010 pour l'exposition collective La revanche de l'archive photographique après l'avoir inclus dans l'exposition Panoramic Scenes qui rassemblait des photographes utilisant le format du panorama non pas pour des paysages mais pour des grands portraits de groupe. C'est Hans Ulrich Obrist qui fut le premier à présenter son archive à un plus large public dans l'exposition *Utopia Station* à la Biennale de Venise en 2003.

Persuadé que l'ère digitale ne change pas grand-chose à la prise de vue (une camera obscura qui enregistre sur une surface photosensible des rayons de lumière reflétés par les choses et objets de la réalité tangible), mais beaucoup à son traitement, sa circulation, voire sa dématérialisation, il met les techniques digitales les plus avancées à son service. Ainsi, Armin Linke invita à Venise le public à choisir dans une



© Armin Linke, Star City, Cosmonaut Training Center, Moscow, Russia, 1998. Courtesy CPG

base de données issue de son archive un nombre limité de photographies pour recevoir, une fois une modeste somme payée et de retour à la maison, un livre contenant les photographies choisies. Le premier projet artistique de livre sur demande était né. [...]

Le travail d'Armin Linke est porté par une profonde conviction : une seule image photographique, surtout telle que le marché la célèbre, ne peut refléter la complexité de notre monde. Il va plus loin et provoque des narrations multiples. Et il est porté par un désir non plus pas habituel pour un photographe : travailler en équipe, renonçant au statut de l'artiste omnipotent qui travaille seul dans des hauteurs inatteignables au commun des mortels. Cette conception du travail collectif est toujours à l'œuvre dans The Appearance of That Which Cannot Be Seen qui a vu plus de deux douzaines de personnes impliquées, allant du spécialiste de son, de l'architecte, du graphiste, du théoricien de diverses disciplines au curateur et à l'opérateur de caméra, pour ne citer qu'eux.

The Appearance of That Which Cannot Be Seen est l'aboutissement des recherches qu'Armin Linke mène depuis 20 ans. Cette fois-ci, l'artiste a invité pour commenter ses images des théoriciens des champs les plus divers, allant de la sociologie aux arts, de l'architecture à la paléobiologie, de la géographie à l'histoire des sciences. Il leur demande de choisir des photographies dans son trésor, qui en compte aujourd'hui plus d'un demi-million. Ainsi, par leurs voix qui résonnent dans l'espace d'exposition et par leurs textes donnés à lire dans un fascicule à emporter, l'archive reste vivante, sans qu'une unique narration soit imposée. Armin Linke réussit le tour de force de ne pas seulement représenter des espaces mais aussi de créer de l'espace avec un dispositif laissant les murs vides et proposant une nouvelle expérience de l'espace d'exposition. Les images choisies par les invités et proposées au public vont d'un département de restauration à une énorme prairie vaquement boisée où l'on devine dans le sol un pipeline, d'une imprimerie pour billets d'euros à Rome (montrée dans l'exposition du CPG Caméra(Auto)Contrôle) à un stockage d'eau minérale dans un laboratoire du CERN ou à une structure temporaire couverte pour accueillir un congrès traitant du réchauffement climatique dans un stade de football. [...]

Pour déployer le panorama de notre monde globalisé, Armin Linke a aussi pris en considération tout ce qui nous échappe, ce qui n'est pas dans notre champ de vision, que ce soient des laboratoires d'astrophysique, des lieux secrets du pouvoir ou des espaces de stockage de Big Data. C'est l'informatisation de tous les aspects de la vie et du travail qui est entre autres au coeur des préoccupations l'artiste. Il cherche à traquer les interdépendances de tous les aspects possibles de nos sociétés complexes, qu'ils soient financiers, scientifiques, industriels, pédagogiques ou urbanistiques par exemple.



© Armin Linke, Water shop, Nukus (Aral Lake), Uzbekistan, 2001. Courtesy CPG

Tout en étant concerné par la digitalisation du monde globalisé, il insiste avec The Appearance of That Which Cannot Be Seen sur la présence physique d'un infime fragment de son archive, environ 170 photographies, dont seulement un tiers tient du grand format, toutes imprimées sur des papiers standard de l'industrie, laissant parfois apparaître des marges blanches qui montrent les différents formats d'appareils photographiques utilisés. L'insistance mise sur cette physicalité ressentie dans l'espace va à l'encontre des images que nous rencontrons par centaines tous les jours sur nos écrans d'ordinateurs, de tablettes ou de smartphones. Car – comme le fait remarquer Sébastien Leseigneur, curateur de l'exposition Neoglobalidad, aussi organisée par le CPG en parallèle à The Appearance of That Which Cannot Be Seen et présentée au BAC – une des différences entre l'archive d'Armin Linke et internet réside justement dans le fait suivant: Internet n'est pas une archive. Rien ne garantit aujourd'hui sa pérennité, bien au contraire. Il est d'autant plus intéressant qu'un aspect important de l'esthétique d'Armin Linke réside précisément dans des confusions recherchées où le réel et le faux ne sont plus séparables.

Les invités d'Armin Linke sont Ariella Azoulay (professeure pour la culture et les médias modernes à la Brown University à Providence, dans l'État de Rhode Island, E.U., curatrice et cinéaste indépendante), Lorraine Daston (directrice de l'Institut Max-Planck d'histoire des sciences à Berlin), Franco Farinelli (géographe, directeur du département de philosophie et de communication à l'Université de Bologne), Bruno Latour (anthropologue et professeur à Sciences Po à Paris), Peter Weibel (artiste et directeur du ZKM Karlsruhe, professeur pour la théorie à l'Université des arts appliqués à Vienne), Mark Wigley (théoricien de l'architecture, auteur et curateur) et Jan Zalasiewicz (professeur de paléontologie à l'Université de Leicester, chaire d'Anthropocène du groupe de travail à la Commission de stratigraphie). [...] "

Joerg Bader, directeur du CPG et co-curateur de l'exposition

Source : dossier de presse

→ Entretien en anglais avec A. Linke à propos de The Appearance of That Which Cannot Be Seen : http://www.vt-ph.com/armin linke



 $\hbox{@}$  Armin Linke, Kawah Ijen Volcano, Biau (Jawa Timur), Indonesia, 2016. Courtesy CPG



© Pablo Réol, Grand Large, 2014. Courtesy CPG

## Néoglobalidad

CPG - Centre de la Photographie Genève, 29.09. – 01.11.2017 www.centrephotogeneve.ch

Avec: Giacomo Bianchetti, Charmed Club, Etienne Chosson, Discipula, Lola Gonzàles, Maxime Guyon, Eva et Franco Mattes, Stéphanie Probst, Pablo Réol, Neige Sanchez, Anaëlle Vanel, Galaxia Wang

"Neoglobalidad, à l'image de l'anarchie de bulles d'informations portées à notre quotidien, aborde une pléiade de questionnements mêlant l'écologie, l'immigration, les post-vérités, les études de genre et les nouvelles technologies, en passant par des réflexions sur le pouvoir, le travail, l'occupation, les insurrections, les communautés, la magie, etc... Cette dérive fait proliférer des zones d'écarts, d'intégration, d'interstices, de désobéissance, de reproduction, un processus complexe de digestion et de déplacement, une prise en compte des rapports de la subjectivité avec une multitude de formes d'extériorités - qu'elle soient sociales, animales, végétales, cosmiques ou encore cyborgs.

Pablo Réol aborde le faux du faux avec un ensemble de montages Photoshop. C'est une manière de répondre avec dérision et poésie aux brouillages des faits par des politiciens ou des acteurs économiques d'aujourd'hui. Avec ses objets photographiques, Maxime Guyon révèle une esthétique propre aux nouvelles technologies, à la recherche et au développement industriel. Eva et Franco Mattes et le collectif Discipula s'approprient, analysent et tordent les différents flux de communication, notamment l'internet. Ils décryptent et recryptent les ficelles du capitalisme cognitif globalisé. Etienne Chosson et Giacomo Bianchetti étendent la réflexion sur le medium photographique comme moyen de contre-information et investissent des territoires physiques et politiques tels que le printemps parisien en 2016, ou le sommet 2017 du Bilderberg à Washington. Le regard porté à des objets d'archive par Anaëlle Vanel permet à la photographie de traverser des territoires et des périodes historiques éloignées. Elle entreprend un travail méticuleux de construction de la mémoire humaine et politique. Lola Gonzàles explore avec son film Les courants vagabonds un mythe qui raconte que lorsque le chaos se répand dans le monde, à certains moments clés de l'histoire, les morts se réveillent.



© Maxime Guyon, de la série Technological Exaptation, 2016. Courtesy CPG

Enfin Stéphanie Probst, Neige Sanchez et Galaxia Wang portent, chacun à leur manière, une attention au genre du portrait. Tous désignent la nécessité de construire des manières alternatives de se penser en tant qu'individu et en tant que groupe, de ne pas subir, d'approfondir nos perceptions et d'entrevoir les effets positifs de la fragmentation actuelle du monde. [...]

La réalité actuelle est celle d'une guerre ouverte entre prédation et solidarité, guerre qui se déploie aussi sur le terrain de la production et de la diffusion des images. En passant du réel à la post-vérité, la position du président de la première puissance mondiale qui accuse ouvertement les médias les plus sérieux de publier des fake news (l'Histoire démontre qu'il n'a pas tout à fait tord, à l'instar de la guerre d'Irak basée sur de fausses preuves) nous permet de mettre en lumière un changement de paradigme dans la hiérarchie des médias et donc aussi dans la production d'images fixes et en mouvements. [...] "

Sébastien Leseigneur

Curateur : Sébastien Leseigneur



© Discipula, How Things Dream, 2016 - en cours, tirage numérique sur aluminium, support métallique sur roues, env. 190x85x70 cm

### Discipula. How Things Dream, 2016 - en cours

Depuis l'avènement du Big Data, grenier infini de la globalisation néolibérale, c'est notre psyché même qui est livrée comme marchandise. How Things Dream est un projet en cours qui imagine les conséquences possibles de l'extension continue des liens entre technologie, néolibéralisme, pouvoir et contrôle. Avec la création d'AURA, une entreprise technologique imaginaire, le collectif Discipula met en place l'appareil de communication d'une entité privée aux services diversifiés et tentaculaires. AURA fournit des services essentiels dans des domaines tels que la domotique, la santé, la sécurité, l'éducation et la gouvernance, et bientôt la visualisation de vos propres rêves. En scrutant les plans d'investissements de Google : Intelligence artificielle / cloud d'entreprise / interfaces consommateur / réalité virtuelle et augmentée / télécommunications et énergie / transport et logistique / santé et fintech... La constatation de la proximité du worst case scenario, se révèle dans le réel même. Discipula dessine un monde post-démocratique potentiel, caractérisé par l'imposition définitive d'un régime global axé sur l'entreprise dans lequel, la surveillance et le contrôle sont pleinement acceptés et intégrés dans la commodité de la vie quotidienne.

Discipula est un collectif de recherche actif depuis 2013 dans les domaines de l'image et de la culture visuelle, basé à Milan. Les trois fondateurs, MFG Paltrinieri, Mirko Smerdel et Tommaso Tanini, sont réciproquement psychologue, artiste et photographe. La majorité de leurs projets émergent de l'appropriation, la post production et l'analyse d'images capturées dans différents flux de production et de consommation. Ils adoptent différentes stratégies narratives et explorent les entrelacements entre les faits et la fiction. S'impliquer dans le design, l'auto-publication et la distribution de leurs livres et obiets imprimés, est une façon d'amener leurs projets hors des terrains institutionnels conventionnels et de questionner la distinction entre création et production. Leurs travaux ont fait l'objet d'expositions solos en 2015 au Format Festival, Derby, UK; Spazio Labò, Bologne; Kunsthalle Mélycsarnok, Budapest; RED Gallery, Londres. Ils participent aussi à de nombreux festivals tels que JimeiXArles, Xiamen; Unseen Photo Festival Amsterdam; Krakow Photomonth en 2016. Discipula est représenté par la MLZ Art Dep Galerie à Trieste.



© Giacomo Bianchetti, de la série Bilderberg, 2017. Courtesy CPG

## Giacomo Bianchetti. Bilderberg, 2013 – en cours

Communication opaque des ambassades, service de presse minimum, des représentants politiques en réunion avec des PDG de multinationales, le Bilderberg réuni des personnes tout à fait classiques et ordinaires qui discutent de problèmes quotidiens... Depuis 2013, Giacomo Bianchetti part chaque année photographier à la périphérie de cette très secrète réunion informelle composée d'environ cent trente membres très influents du monde de la politique, de l'économie et des médias. Giacomo Bianchetti articule ses photographies avec le relevé GPS de ses déplacements, et toutes les données qu'il parvient à réunir autour des participants suisses du sommet. Nous parlons toujours du pouvoir qui contrôle les citoyens, mais là nous avons la situation contraire d'un citoyen qui veut observer les gens du pouvoir et se fait repousser en permanence aux limites physiques imposées par la sécurité du sommet qui se tient chaque année dans un hôtel de luxe de différents pays, Royaume-Uni, Danemark, Autriche, Allemagne et Washington en 2017. Le Bilderberg n'a pas d'ordre du jour détaillé, mais dévoile chaque année une liste d'une dizaine de sujets abordés. Pour 2017 il n'est pas inintéressant d'en relever quelques-uns : Can globalisation be slowed down?; Jobs, income and unrealised expectations ou encore: The war on information.

Giacomo Bianchetti (1982, CH) a obtenu son diplôme ES en photographie au CEPV en 2013.



© Stefan Burger, Sans titre, 2016, tirage gélatino-argentique sur papier baryté. Courtesy Kunsthalle Bern

### Stefan Burger

Kunsthalle, Berne, 14.10. - 10.12.2017 www.kunsthalle-bern.ch

Beaucoup d'artistes ont testé la résistance du matériau ces dernières années. Apparemment, cette recherche semble être un moyen d'éviter l'ennui causé par les surfaces maintenant trop familières d'un monde transformé par le numérique. Ce qui est également recherché, c'est le moment qui échappe à son contrôle, le moment où le matériau artistique et les outils employés commencent à parler eux-mêmes et interviennent dans le processus de formation de l'œuvre. La quête artistique porte sur la question - traitée en philosophie par le " réalisme spéculatif " - de la quantité d'intervention humaine nécessaire au bien-être de la planète Terre. Mais l'artiste Stefan Burger se consacre à la photographie analogique traitée en chambre noire pour des raisons tout à fait différentes. Peut-être l'étape du laboratoire n'était-elle pas nécessaire ? Toujours est-il qu'elle a révélé un nouvel aspect de la créativité de Stefan Burger, qui se démarque nettement de ce qu'on croyait savoir de lui. L'humour bien connu de l'artiste est maintenant remplacé par le charme subtil de l'objet botanique et, dans certaines photos, par une profondeur surprenante. Une profondeur trompeuse, cependant, qui semble former des surfaces presque magiques. Stefan Burger (1977, CH) est diplômé de la Haute école d'arts de Zurich, ZHdK.



 $\hbox{$\odot$ Stefan Burger, Sans titre, 2016, tirage g\'elatino-argentique sur papier baryt\'e. Courtesy Kunsthalle Bern}$ 



© Stefan Burger, Sans titre, 2017, tirage gélatino-argentique sur papier baryté. Courtesy Kunsthalle Bern



© Stefan Burger, Sans titre, 2017, tirage gélatino-argentique sur papier baryté. Courtesy Kunsthalle Bern



© Michael Wolf, Architecture of density #120, 2006, c-print, 162x118.9 cm. Courtesy Christophe Guye

## Michael Wolf. Life in Cities - continued

Christophe Guye Galerie, Zurich, 29.09.2017 20.01.2018 www.christopheguye.com

Michael Wolf (1954, DE) présente sa deuxième exposition personnelle à la Galerie Christophe Guye, après Life in Cities en 2011. Life in Cities - continued permet de découvrir des œuvres tirées des séries consacrées à l'espace urbain, et notamment l'architecture et la culture vernaculaire des métropoles : Architecture of Density, Night, Paris Rooftops, Tokyo Compression, Transparent City ainsi que l'installation Informal Solutions. Après avoir grandit en Europe et au Canada, Michael Wolf a longtemps travaillé en Asie.



© Michael Wolf, Night #19, 2004, c-print, 121.9x152.4 cm. Courtesy Christophe Guye

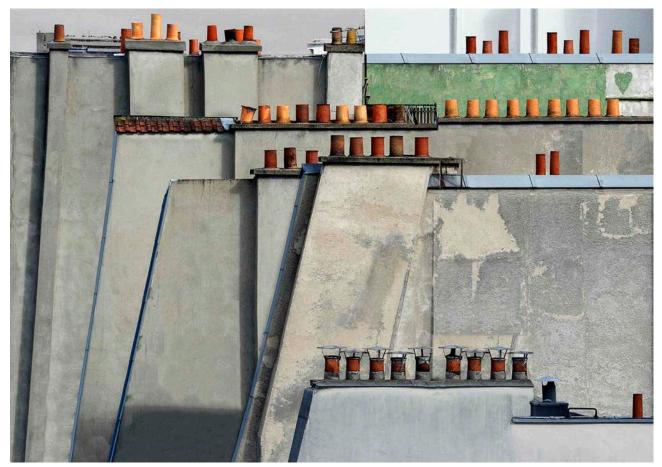
" Originaire de Munich, Wolf a vu du pays avant de poser son baluchon à Hongkong en 1994. Longtemps, cependant, il ne prête aucune attention à l'ancienne colonie britannique, qui ne lui sert que de base arrière pour les reportages qu'il effectue en Chine, à la demande du magazine Stern. Mais, en 2003, l'épidémie de Sras, qui sème la panique sur le territoire, a une incidence inattendue : alors que bon nombre de ressortissants étrangers (dont sa femme) prennent la poudre d'escampette, Michael Wolf, lui, décide non seulement de rester, mais aussi d'embrasser sous un angle à la fois architectural et sociologique cet environnement familier qui avait fini par lui paraître insignifiant.

« La différence entre le voyeurisme et la photographie » relève alors de la « coquetterie sémantique » pour ce disciple d'Eugene Smith. Objectif : du lieu de travail aux ruelles mornes et intérieurs spartiates, documenter l'existence de ces prolos auxquels on n'a pas coutume de prêter attention. Accroché dans la nef de l'église, son projet au long cours (2003-2014), Architecture of Density, se focalise sur des façades de gratte-ciel qui, saturant le cadre, se caractérisent de loin par de chatoyantes bandes de couleurs, verticales ou horizontales, avant de révéler, à mesure qu'on s'approche, la réalité d'existences compressées dans ce qu'on nommait jadis des cages à poules. Car s'il lui arrive de succomber au charme intemporel des toits de Paris, le Bayarois expatrié, déià récompensé par deux prix World Press, n'a pas son pareil pour cerner la rudesse plébéienne des mégapoles, où il s'agira tantôt de se raccrocher au système D (voir sa collection de chaises rafistolées, partiellement montrée à Arles), tantôt de subir une promiscuité effarante, à l'instar de ces visages écrasés sur les vitres de rames de métros bondées. Un propos qui culmine dans l'installation The Real Toy Story, constituée de milliers de jouets en plastique agglomérés sur un mur, au milieu desquels s'incrustent les portraits inexpressifs d'ouvriers chinois qui les fabriquent. Une dénonciation virulente, cependant qu'ambiguë, puisqu'à travers l'achat compulsif de tous ces objets cheap - dont enfant, dit-on, il fut privé –, Michael Wolf contribue implicitement à nourrir le système qu'il dénonce." Gilles Renault, envoyé spécial à Arles, Libération, 13.08.2017, extrait

Sources: https://www.rencontres-arles.com/fr/expositions/view/151/michael-wolf http://next.liberation.fr/arts/2017/08/13/arles-michael-wolf-et-les-mefaits-du-logis\_1589766



© Michael Wolf, Paris Roof Tops #01, 2014, c-print, 121.9x172.7 cm. Courtesy Christophe Guye



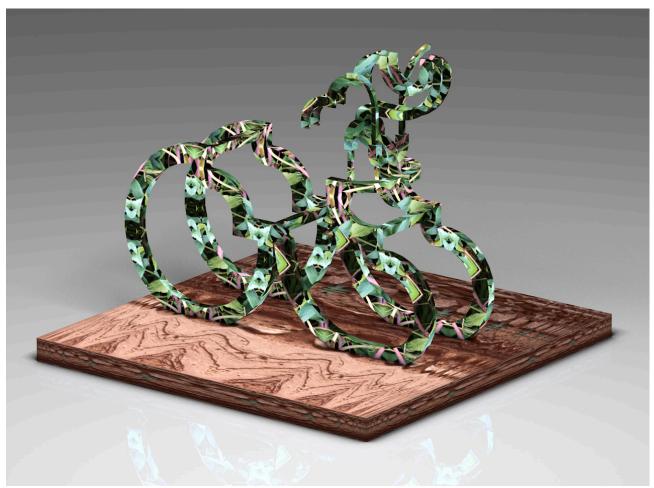
© Michael Wolf, Paris Roof Tops #04, 2014, c–print, 121.9x172.7 cm. Courtesy Christophe Guye



© Michael Wolf, Tokyo Compression #149, 2010, tirage pigmentaire d'archive sur papier Hahnemühle, 76.2x61 cm. Courtesy Christophe Guye



© Michael Wolf, Tokyo Compression #156, 2010, tirage pigmentaire d'archive sur papier Hahnemühle, 50.8x40.6 cm. Courtesy Christophe Guye



© MSHR, Source Fold Compound Generator - Unit 1, 2017

#### Situations #90-100. Immersive

Fotomuseum Winterthur, Winterthour, 23.09. – 26.11.2017 situations.fotomuseum.ch

Avec: MSHR, Aram Bartholl, Alan Bogana, Hasan Elahi, Adrian Flury, Noémie Goudal, Kamilia Kard, Ed Ruscha et un workshop de Karim Ben Khelifa en collaboration avec la Hochschule Luzern.

La thématique en cours, Immersif, renvoie non seulement à l'expansion immersive des médias et pratiques photographiques, mais aussi à l'actuel état d'immersion comme forme fondamentale de notre perception médiatisée du monde qui nous entoure. Aujourd'hui, nous avons des infrastructures numériques, des réseaux et des mondes visuels - multi-couches et entrelacés - à travers lesquels nous naviguons constamment avec nos smartphones ou nos écrans tactiles. Nous vivons dans des nuages de données (data clouds). Nos identités se transforment en profils constitués de préférences, de recherches et de liens qui échappent de plus en plus à notre contrôle.

Le Fotomuseum Winterthur a lancé au printemps 2015 un nouveau format d'exposition intitulé Situations, qui permet une interaction entre espaces physiques et virtuels. Une "situation" peut être une image photographique, un film, un texte, une capture d'écran comme la présentation d'un livre de photo, une conférence sur skype ou une performance. Les Situations permettent d'explorer le devenir de l'image photographique avec une programmation dynamique qui puisse être en phase avec les développements actuels de la culture visuelle et permette d'expérimenter les interactions entre l'espace concret du musée et l'univers du numérique, en particulier internet. Comme un laboratoire de recherches, les Situations examinent les processus photographiques dans un large contexte visuel comme culturel et remettent en question notre compréhension de la photographie. La programmation des Situations s'élabore par regroupements thématiques, au rythme de cinq thèmes par année.

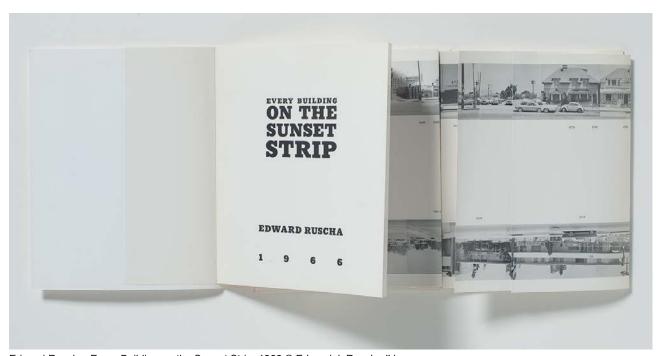
Curateur digital: Marco De Mutiis



© Noemie Goudal, The Passage, 2008,de la série Island



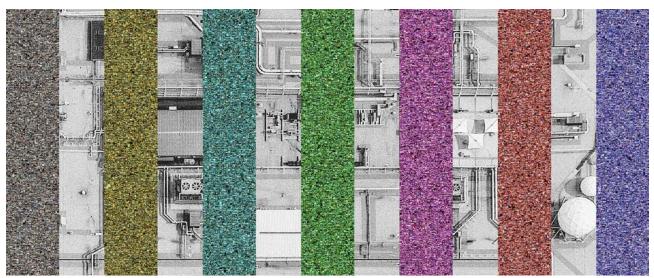
© Adrian Flury, A Place I've Never Been, CH, 2015



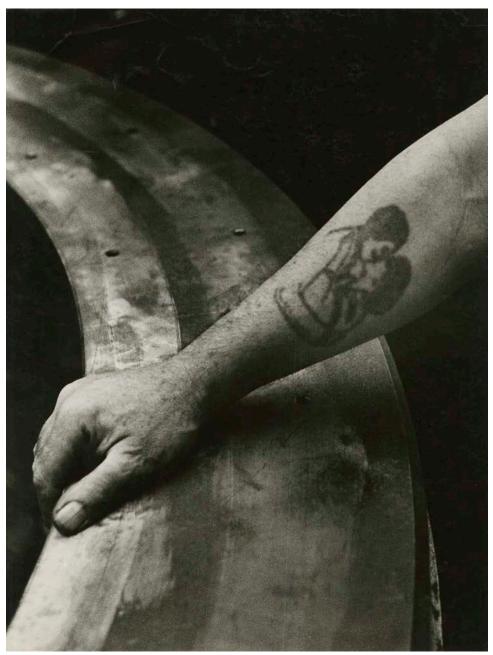
Edward Ruscha, Every Building on the Sunset Strip, 1966 © Edward J. Ruscha IV



© Kamilia Kard, Myloveissoreligious/rainbowdream, 2017



© Hasan Elahi, Prism, 2015. Courtesy of C. Grimaldis Gallery



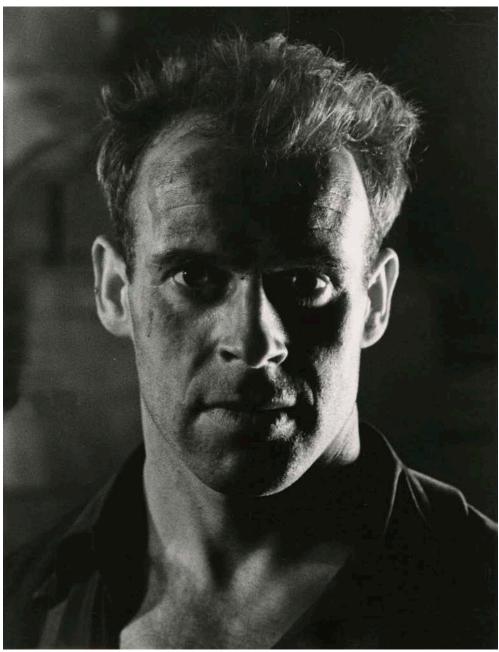
Jakob Tuggener, "Amore", ateliers de construction mécanique Oerlikon, années 1940 © Jakob Tuggener-Stiftung

### Jakob Tuggener. Le temps des machines

Fotostiftung Schweiz, Winterthour, 21.10.2017 – 28.01.2018 www.fotostiftung.ch

Jakob Tuggener (1904-1988, CH) fait figure d'exception dans le paysage suisse de la photographie. Ses prises de vue originales et expressives des mondanités et bals somptueux de la bonne société sont entrées dans la légende, et son livre Fabrik (1943) est considéré comme un jalon dans l'histoire de l'album photographique. L'exposition Le Temps des machines est consacrée aux travaux photographiques et filmiques de l'artiste sur le monde du travail et de l'industrie. Des œuvres qui éclairent les développements techniques de l'époque, à l'exemple de l'industrie textile dans l'Oberland zurichois ou de la construction de centrales électriques dans les Alpes, et qui témoignent aussi de la fascination du photographe pour les machines de toutes sortes, du métier à tisser au haut-fourneau en passant par les turbines, les locomotives, les bateaux à vapeur et les voitures de course. Il aimait leur bruit, leur rapidité et leur puissance, qu'il excellait à rendre par l'image photographique. Parallèlement, il observait ces hommes et femmes qui, par leur travail, faisaient tourner le moteur du progrès technique - non sans suggérer en filigrane qu'un jour la machine pourrait remplacer l'humain.

Curateur: Martin Gasser



Jakob Tuggener, Ouvrier, ateliers de construction mécanique Oerlikon, années 1940 © Jakob Tuggener-Stiftung

Publication : une sélection de douze maquettes de livres inédites de l'artiste sont éditées en fac-similés et réunies dans un coffret publié par Steidl, Göttingen. Le coffret contient également un DVD comportant 14 court-métrages 16 mm et une brochure avec des essais de Martin Gasser et Severin Rüegg, ainsi qu'une postface de Maria E. Tuggener



Jakob Tuggener, Usine électrique, la Grande Dixence, 1942 © Jakob Tuggener-Stiftung



Jakob Tuggener, Tour, ateliers de construction mécanique Oerlikon, 1949 © Jakob Tuggener-Stiftung



© René Groebli, Night bed (No. 502), Paris, 1952, de la série The Eye of Love. Courtesy Bildhalle

# René Groebli. L'œil magique

Bildhalle, Zurich, 26.10. - 02.12.2017 www.bildhalle.ch

Das magische Auge / L'œil magique est une exposition en l'honneur du photographe suisse René Groebli qui fête cette années ses 90 ans. Organisée en collaboration avec le curateur Daniel Blochwitz, elle présente des œuvres issues de l'ensemble de la carrière de René Groebli. Outre ses premières séries célèbres, comme The Eye of Love ou Rail Magic, le visiteur découvre ses images expérimentales jouant avec le mouvement, la couleur ou l'effet de fondu obtenu par photomontage. L'exposition met également en valeur ses œuvres moins connues, ou même oubliées, comme ses séries réalisées en Irlande et à New York à partir de la fin des années 1970. Le mélange et la juxtaposition de photographies prises sur une période de plus de six décennies, dont certaines sont de rares tirages d'époque (vintage), fournissent un aperçu unique de l'œuvre artistique de René Groebli, soulignant une fois de plus sa position singulière dans l'histoire de la photographie suisse.

René Groebli est né en 1927 à Zurich. Il prend ses premières photos avec un Rolleiflex en 1942 et commence à apprendre la photographie l'année suivante. En 1945, il étudie à l'école des Arts et Métiers de Zurich auprès de Hans Finsler puis se forme comme opérateur de cinéma et commence à expérimenter la photographie du mouvement. En 1949, il publie son premier livre Magie der Schiene (Magie du Rail), d'une esthétique radicale par son travail sur le flou et le grain de l'image. Dans les années 1950, il travaille comme reporter pour l'agence londonienne Black Star et publie dans les grands magazines de l'époque puis ouvre un studio de photographie publicitaire et industrielle qu'il conservera jusqu'à sa retraite. Reconnu comme un maître de la couleur, il pratique tous les genres et suit les évolutions stylistiques et techniques de la photographie sur cinq décennies, dans une approche où l'avant-garde se mêle à une esthétique plus classique. En 1981, le photographe vend son fonds et s'installe en Provence où il redécouvre les possibilités du noir et blanc dans son travail personnel. En 1999, le Kunsthaus de Zurich lui consacre une rétrospective.

Sources: dossier de presse et http://www.ewgalerie.com/assets/files/pdf/Groebli\_Rene/Groebli\_fr.pdf



© René Groebli, Tedding Machine (No. 305), Kemptthal, 1946. Courtesy Bildhalle



© René Groebli, NY Melancholia (No. 724), 1978. Courtesy Bildhalle



© René Groebli, Red Wheel of a Locomotive, 1959. Courtesy Bildhalle



© Jill Freedman, de la série People and other Animals, 1971, tirage gélatino-argentique vintage, 20x28 cm. Courtesy Walter Galerie

#### Jill Freedman

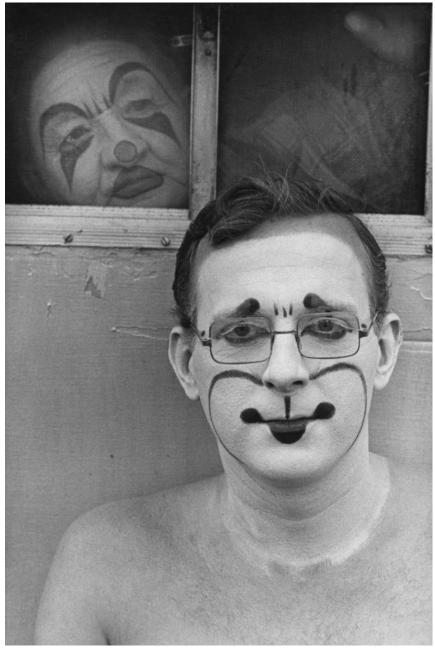
Fabian & Claude Walter Galerie, Zurich, 25.08. – 23.09.2017 www.fabian-claude-walter.com

Jill Freedman, photographe documentaire américaine, est née en 1939 à Pittsburg dans une famille modeste : un père représentant de commerce et une mère infirmière. Elle est diplômée en sociologie à l'Université de Pittsburg en 1961. Elle vécut ensuite en Israël, à Paris et à Londres avant de s'établir en 1964 à New York, où elle apprend la photographie en autodidacte.

" La photographe mythique Jill Freedman a fait carrière en documentant la vie des gens vivant en marge de la société américaine. Elle a pris [la photo ci-contre à droite] lorsqu'elle a voyagé le long de la côte est en compagnie du cirque Clide Beatty-Cole Brothers, en 1971. Certaines photos prises lors de ce projet ont été publiées dans son livre paru en 1975, Circus Days."

" Au fil du temps et des projets, Jill Freedman s'est rendu compte qu'un sujet en particulier revenait souvent dans son œuvre : les interactions entre les êtres humains et les autres êtres vivants. À travers ses photos, elle illustre à la fois notre amour et notre manque de respect pour les autres espèces et tente de nous rappeler que nous sommes, nous aussi, des animaux. L'être humain a tendance à vite oublier l'adage « ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fasse », surtout par rapport aux autres espèces. Jill a l'impression que nous fermons volontairement les yeux sur le sort des bêtes. Elle se demande pourquoi nous sommes si affectueux avec certains animaux dits « de compagnie », mais si insouciants envers d'autres, élevés et tués dans des circonstances floues afin d'être consommés."

Sources: https://en.wikipedia.org/wiki/Jill\_Freedman https://www.vice.com/fr/article/qv4jg5/photos-clowns-annees-1970 https://www.vice.com/fr/article/4xem8g/gui-se-ressemble-sassemble-animaux-jill-freedman



© Jill Freedman, Sans titre, de la série Circus Days, 1971, tirage gélatino-argentique vintage, 35.5x28 cm. Courtesy Walter Galerie



© Alexander Remnev, Need Adrenaline!, 2014. Courtesy Fotomuseum Winterthur

# **EXPOSITIONS EN COURS**

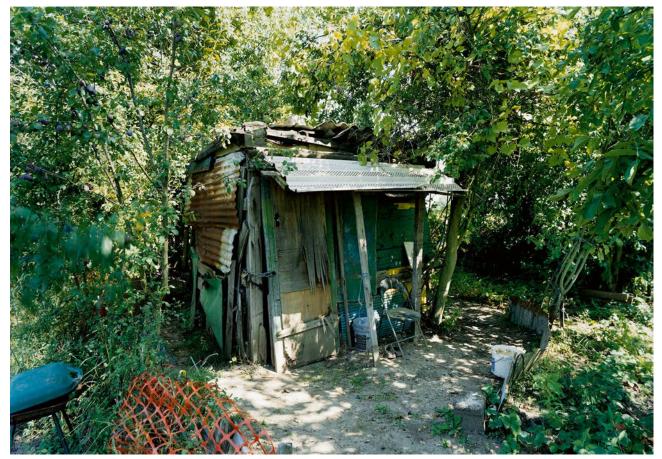
## The Hobbyist. Les hobbies photographiés et la photographie comme hobby

Fotomuseum Winterthur, Winterthour, 09.09.2017 – 28.01.2018 www.fotomuseum.ch

Avec des œuvres de : Kenneth Anger, Diane Arbus, Benedikt Bock, Mohamed Bourouissa, Chris Burden, Ricardo Cases, Bruce Davidson, David De Beyter, Jeremy Deller/Alan Kane, Glen Denny, Jeff Divine, Craig Fineman, Robert Frank, Fuzi, Alberto García-Alix, William Gedney, Kirill Golovchenko, Carol Goodden/Gordon Matta-Clark/Tina Girouard/Suzanne Harris/Rachel Lew, Volker Heinze, Stephanie Kiwitt, Les Krims, Mike Mandel, Ari Marcopoulos, Eva & Franco Mattes, Hana Miletić, Neozoon, Simone Nieweg, Jenny Odell, Bill Owens, Lotte Reimann, Alexander Remney, Cosmos Andrew Sarchiapone, Eckhard Schaar, Joachim Schmid, Oliver Sieber, Alec Soth et Xiaoxiao Xu.

L'exposition The Hobbyist - Hobbys, Fotografie und Hobby-Fotografie soulève plusieurs interrogations sur le thème des loisirs. Que se passe-t-il lorsque les photographes et les artistes intègrent les hobbies dans leur création afin de remettre en question les hiérarchies et les pratiques artistiques ? Comment les amateurs décrivent-ils leur passion grâce à la photographie, en particulier à l'ère des moyens de communication digitaux (blogs en lignes, etc.) ? Les relations entre photographie et culture des loisirs sont ici explorées de manière approfondie dans leurs complémentarité : la photographie de hobbies et la photographie comme pratique amateur.

L'exposition The Hobbyist examine en cing chapitres le sens du terme hobby dans notre culture où internet semble avoir gommé la séparation entre sphères privée et publique. L'ère du tout numérique implique-t-elle la fin de cette culture des loisirs ou bien s'agit-il de voir dans les nouvelles pratiques de l'image un renouvellement de la photographie ? Sur cette base de réflexion, l'exposition met en évidence les multiples niveaux de la signification donnée aux hobbies selon les contextes et les points de vue : loisirs et travail, idéologie et consumérisme, amateurisme et professionnalisme... Le parcours historique proposé par The Hobbyist débute avec le mouvement hippie et les cultures d'avant-garde des années 1960 pour traverser la grande période du DIY des années 1980 et ensuite observer les pratiques actuelles.



© Simone Nieweg, Hütte unter Pflaumenbäumen, Ay-sur Moselle, 2009. Courtesy Galerie m Bochum

Les loisirs ont de tout temps incarné une forme passionnée et ritualisée de l'enthousiasme. La photographie illustre à merveille ceci car les photographes naviguent souvent entre pratiques professionnelles et amateur, expert ou dilettante.

Curateurs : Pierre Hourquet, Anna Planas et Thomas Seelig

Publication : un magazine (DE/EN) est publié à l'occasion de l'exposition The Hobbyist par Spector Books. Il contient des interviews avec des artistes, de brefs textes anecdotiques et des essais, notamment de Theodor W. Adorno, Olivia Baeriswyl, Jeremy Deller/Alan Kane, Thilo König, Neozoon, Evgeny Morozov, Therese Steffen, entre autres.

Événements : un riche programme accompagne l'exposition, avec des rencontres, des ateliers DIY, des lectures-performances, discussions critiques et signature de livres.

Textes: Nassim Daghighian. Source: dossier de presse



© Stéphane Winter, de la série die Winter, 2016. Courtesy Alte Fabrik

### We are Family

Alte Fabrik, Gebert Stiftung für Kultur, Rapperswil-Jona, 16.09. – 29.10.2017 www.alte-fabrik.ch

Artistes: Ruth Erdt, Nicolas Faure, Stéphanie Gygax, Dijan Kahrimanovic, Mara Truog, Stéphane Winter

Le thème de la famille, et la manière dont elle marque notre expérience de la vie, relie les artistes présentés dans l'exposition, qui privilégie la narration, voire la mise en scène des traces existentielles : souvenirs de moments heureux ou de peurs enfantines, de pertes ou de découvertes...

Curatrice : Alexandra Blättler

## Stéphane Winter. die Winter

Commencée il y a plus de vingt-cinq ans, la série die Winter puise ses racines dans la propre histoire de Stéphane Winter (1974, CH). Né en Corée du Sud, le photographe est âgé d'une année lorsqu'il est adopté par un couple de Suisses. Vers ses quinze ans, il se met à photographier ses parents adoptifs. Entre mises en scène et moments saisis sur le vif, ses images pleines d'humour et de tendresse évoquent les petits bonheurs quotidiens, jusqu'au décès du père du photographe en 2011.

En portant un regard positif et décalé sur sa propre adoption, Winter nous amène à repenser notre vision de la famille traditionnelle, et nous invite à nous défaire de nos idées reçues.

Source: http://www.images.ch/fr/festival/programmation/artistes/stephane-winter-2



© Mara Truog. Courtesy Alte Fabrik



© Hans U. Alder, de la 3<sup>ème</sup> série Coney Island (Brooklyn, NY), 2011, tirage pigmentaire. Courtesy Neubad Galerie

## This is not America. Un autre regard sur les USA

Neubad Galerie, Lucerne, 02.09. - 05.11.2017 www.neubad.org

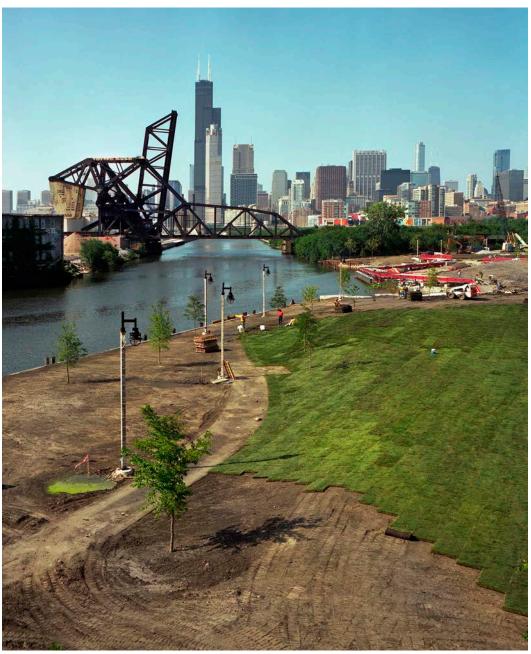
Avec: Hans U. Alder, Ueli Alder, Lukas Hoffmann, Anri Pol. Randy Tischler, Sabine Troendle

This is not America. Ein anderer Blick auf die USA offre une vision différente des Etats-Unis d'Amérique proposée par six photographes suisses. L'exposition montre non seulement l'énorme diversité de l'un des pays les plus puissants au monde, économiquement parlant, mais met aussi l'accent sur ses zones d'ombre. Les séries photographiques, qu'elles soient journalistiques, documentaires ou artistiques, voire conceptuelles, commentent la situation politique actuelle des USA du point de vue d'auteurs suisses. This is not America souhaite aller au-delà des clichés sur ce pays et dépasser les stéréotypes de manière critique. Comme Robert Frank (1924, CH) dans les années 1950, les photographes contemporains présentés ici ont tenté de décrire la face cachée du rêve américain en abordant ses problèmes de société (ségrégation raciale, pauvreté, droques). Il ne s'agit pas d'une photographie au service de l'image officielle des USA mais d'un moyen de prise de conscience engagé socialement. Ce parti pris critique est d'autant plus important dans le contexte actuel. Avec l'administration Trump, un changement de paradigme politique s'est produit dès janvier 2017 aux États-Unis ; un bouleversement des valeurs dont l'ampleur ne peut pas encore être évaluée.

Outre les travaux inédits réalisés pour cette exposition, des images déjà connues sont exposées à Neubad. Ueli Alder montre la vie quotidienne d'une famille dans le Midwest et des paysages de Chicago. Sabine Troendle a capturé ses impressions pendant un séjour de plusieurs mois dans l'État du Texas, tandis que Lukas Hoffmann s'est focalisé sur la ville de New York pour réaliser des œuvres sous forme de diptyques. Randy Tischler s'est intéressé au culte des codes vestimentaires américains chez les jeunes suisses. Hans U. Alder documente le parc d'attraction vieillissant de Coney Island et l'épuisante route 66, deux sujets qui peuvent servir de métaphores cohérentes pour la situation actuelle du pays. Anri Pol, pour sa part, montre des situations absurdes empreintes d'humour. Le but de l'exposition est de stimuler une discussion critique sur la situation politique et sociale actuelle aux États-Unis et d'examiner les images américaines, fortement influencées par des stéréotypes et des idées fausses, sur la base des positions artistiques exposées.

Curateurs: Jonas Petermann et Cornelius Krell

Texte: Nassim Daghighian. Source: dossier de presse



© Ueli Alder, Chicago Southside Carpet, 2010, tirage pigmentaire sur papier fait main, 95x77 cm. Courtesy Neubad Galerie



© Niels Ackermann, Les enfants de Tchernobyl sont devenus grands, Slavoutytch, Ukraine, 1er juin 2013. Zhenya et Ioulia entourés de leurs témoins, Irina et Artiom, lors de leur mariage à la mairie. Courtesy MAZ Galerie

## Eleni Kougionis. Punk à l'indonésienne / Niels Ackermann. Les enfants de Tchernobyl

MAZ Galerie, Lucerne, 07.09. - 15.12.2017 www.mazgalerie.ch; www.globetrotter.ch

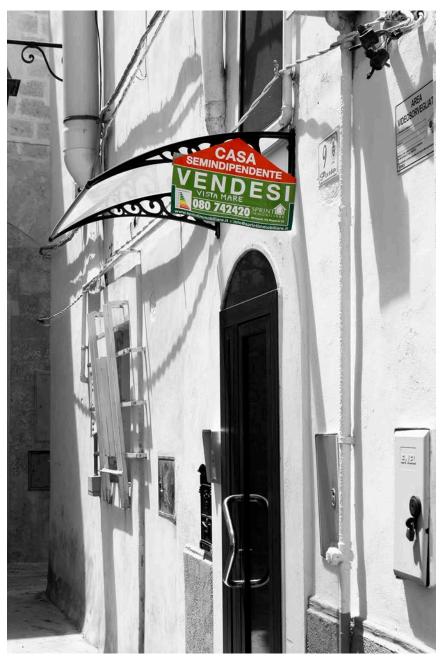
Eleni Kougionis fut lauréate du Globetrotter World Photo 2015 pour sa série Punk à l'indonésienne. L'Indonésie s'ouvre au monde et à la musique occidentale. Un phénomène que la jeunesse accueille avec enthousiasme, provoquant ainsi l'éclatement du tissu social traditionnel. Un récit en images sur la tension qui règne entre les contraintes sociales et le désir de trouver l'épanouissement personnel.

Niels Ackermann fut lauréat du Globetrotter World Photo 2014 pour sa série Les enfants de Tchernobyl sont devenus grands, plusieurs fois primés. La ville de Slavoutytch a été érigée au milieu de la forêt après la catastrophe de Tchernobyl. Ses habitants travaillent encore dans les vestiges de la centrale nucléaire. Alors que la plupart des résidents ont moins de 15 ans, ce reportage se penche sur le passage à l'âge adulte dans un endroit à la singularité frappante.

Source: https://www.globetrotter.ch/live/data/docs/fr/45080/monde-entier-16-17-Reiseplaner-fr.pdf?v=1.1



© Eleni Kougionis, Punk à l'indonésienne, 2015. "Needle And Bitch" à Yogyakarta, Java, est un centre de communication autonome avec des ateliers créatifs et des ateliers de couture. Le collectif est actif pour défendre les victimes du sexisme et de l'homophobie. Courtesy MAZ Galerie



© Renate Buser, Monopoli Sonderedition (Vendesi Vista Mare), 2017, tirage numérique sur aluminium, 34.5x23 cm. Courtesy Gisèle Linder

## Renate Buser. Monopoli

Galerie Gisèle Linder, Bâle / Basel, 02.09. – 21.10.2017 www.galerielinder.ch

"Dans Monopoli, l'artiste suisse Renate Buser [1961, CH] montre ses œuvres photographiques les plus récentes. On y voit des lieux qui au premier coup d'œil n'ont pas grand-chose en commun. Chaque image existe par elle-même, constituant son propre Monopoli, sa propre cité. Ce qui les réunit, c'est la fascination que ces lieux ont exercée sur l'artiste. C'est l'histoire derrière les bâtiments et leur esthétique architecturale qui intéressent Renate Buser. L'exposition se focalise sur des bâtiments d'époques les plus diverses, la question de leur valeur et de leur conservation se posant alors. Quelle durée de vie accorde-t-on à un bâtiment et quand y met-on un terme ? L'exposition est l'occasion de créer un moment particulier pour ces bâtiments, dont la beauté des formes sévères et souvent radicales est révélée. L'artiste se sert comme moyen de style de plaques d'aluminium qui confèrent un brillant tout à fait particulier aux photographies, créant ainsi un effet spatial supplémentaire. " (Traduction : Liliane Vindret) Marina Huonkler, août 2017



© Renate Buser, La Serra, 2017. Courtesy Gisèle Linder



© Renate Buser, Heuried, 2013. Courtesy Gisèle Linder



© Olivier Lovey, de la série Heimweh, 2013-2016. Courtesy de l'artiste

## Olivier Lovey. Heimweh

L'Objectif, Médiathèque Valais, Martigny, 08.09. - 22.10.2017 www.mediatheque.ch

Cette série initiée en 2013, dans le cadre d'EQ2, l'Enquête photographique valaisanne, est centrée sur quelques groupements folkloriques du Valais. Elle propose des portraits de leurs acteurs. Heimweh, mot allemand qui désigne le mal du pays ou la nostalgie, décrit à la fois la sensation d'un inconfort et celle d'une réalité perdue. Heimweh plutôt que Heimat! Douleur du souvenir plus que son enivrement, espace mélancolique plus que patriotique. A l'instar de la photographie, les vêtements traditionnels sont l'empreinte d'un temps passé. Tels des vanités, ils nous rappellent que rien n'est acquis, que tout est voué à disparaître, qu'à défaut d'immortalité, un sursis reste possible.

Source: http://www.mediatheque.ch/valais/heimweh-photographies-olivier-lovey-5026.html





© Cécile Hesse et Gaël Romier, Napperons, 2016. Courtesy Le Crochetan

### **Barbarians**

Galerie du Crochetan, Monthey, 25.08. – 22.12.2017 www.crochetan.ch

Cécile Hesse (1977, FR) et Gaël Romier (1974, FR) vivent et travaillent ensemble depuis 1998. Ils se rencontrent à l'Ecole d'Arts Appliqués de Vevey (CEPV), où ils obtiennent leur diplôme de photographie en 2000. Après quelques années de vie urbaine, ils s'installent dans une habitation isolée en Auvergne. Cette étape importante créé les conditions d'un huis clos propice à l'élaboration de leur production commune. Intimité et altérité sont des enjeux importants de leur production, dont l'inspiration puise dans un quotidien parfois doux, parfois féroce. En résidence au Centre d'Art et de Recherche Gwinzegal depuis 2015, ils explorent une forme de barbarie silencieuse, une langue étrangère nous proposant des images muettes, criant pourtant comme des nouveau-nés.

Curatrice : Julia Hountou Source : dossier de presse



© Cécile Hesse et Gaël Romier, L'Œil Sofa, 2012. Courtesy Le Crochetan

" Nous étions nus et les mains vides. Il fallut fourbir quelques armes et outils, et puis prendre la route.

À présent, notre équipement est regardé. En chemin, on voit les hampes qui fleurissent, toujours plus nombreuses.

Voilà bientôt des sceptres et bâtons de procession.

C'est un voyage perpétuel et de temps à autre, la barbarie nous tend ses petits miroirs. Les langues se mélangent, s'ignorent ou s'affrontent.

On se souvient des chiens nus, méchants et magnifiques.

Oui, la barbarie est bien au chaud, au creux de notre ventre. "

Cécile Hesse & Gaël Romier



© Cécile Hesse et Gaël Romier, Nid, 2017. Courtesy Le Crochetan

## Extraits du texte de Julia Hountou

"Œuvrant de concert, le couple d'artistes français Cécile Hesse et Gaël Romier conçoit son travail photographique telles des énigmes visuelles au sein desquelles plane une étrangeté scénographiée avec une extrême minutie et une riqueur implacable. La Galerie du Crochetan présente Barbarians, série inédite qui convogue de nouveau l'insolite et l'incongruité.

Dans leurs photographies soigneusement agencées, la mise en scène de chaque personnage ou objet est rigoureusement étudiée et laisse imaginer un monde chargé d'une histoire secrète connue des seuls protagonistes, reliés entre eux par de menus détails. Immenses et collées à même les cimaises à l'occasion de l'exposition, les images évoquent, dans une certaine mesure, l'écran de cinéma, ce miroir extraordinaire qui donne l'impression d'exacerber nos sensations ; elles encouragent la projection interprétative ; chacun peut y dessiner ses désirs et fantasmes. L'arrière-plan sombre tire quant à lui les « tableaux » vers une abstraction qui absorbe les formes et accentue le sentiment d'introspection. Ainsi fixés par l'objectif, les différents éléments semblent à la fois proches et lointains, familiers et étrangers. La façon dont ils se détachent sur le noir les auréole tout en les plaçant hors de portée.

Les artistes s'attachent à conserver des objets quotidiens qu'ils croisent au cours de leurs pérégrinations. tels de précieux témoins de leur histoire, et les choisissent dans leur entourage proche. Particulièrement sensibles à leur pouvoir évocateur, ils ne se lassent pas d'échafauder des intrigues à partir de leurs trouvailles (bouillottes électriques, télécommandes, ceintures, toques en fourrure...). Selon une démarche projective, ces objets acquièrent un caractère anthropomorphique. Hesse & Romier mènent en effet une réflexion sur les transferts, le rapport aux biens matériels, leur symbolique et la manière dont on se les approprie ou s'en détache. Tel le reflet de nos émotions, de nos sensibilités et de nos croyances, nous nous identifions à ces éléments. La perception que l'on en a dépend de l'expérience personnelle de chacun ; ils peuvent réactiver des souvenirs d'enfance ou familiaux. Abandonnés, ils révèlent aussi comment l'homme peut les désinvestir du symbolisme ou de la charge affective qu'il leur avait, jadis, octroyés le plus subjectivement du monde. [...]



© Cécile Hesse et Gaël Romier, Seau d'Os, 2017. Courtesy Le Crochetan

#### Inquiétante étrangeté

Interroger la photographie dans son pouvoir de représentation revient à formuler la question du jeu entre réalité et fiction. Avec les composants du quotidien, Hesse & Romier bâtissent une « intrigue » visuelle en recourant à l'attirail du bizarre et de l'étrange. Préparées et réalisées pas à pas, tels les lents rituels d'un culte secret, ces images suggèrent les processus oniriques, à déchiffrer comme un rébus. Apparemment dénués de rapport entre eux, les objets sont utilisés de façon à faire jaillir l'inattendu, réveiller notre inconscient, mais aussi susciter des associations poétiques. Telles les œuvres surréalistes, ces « rencontres » baignées d'une « inquiétante étrangeté »\* sont non seulement visuellement attrayantes, mais nous déroutent délibérément tout en nous interpellant. Par exemple, la télécommande - métaphore du contrôle se fait hybride ; juchée sur ses pinces de crustacés, elle semble prête à bondir pour nous attaquer ou prendre la fuite. La surprise est d'autant plus intense qu'elle provient de ce qui devrait a priori rassurer. [...]

#### Sous le vernis de la civilisation

Interrogeant la barbarie dans cette nouvelle série comme en atteste son titre, Hesse & Romier en explorent diverses strates, de la plus petite incommodité quotidienne à la violence, la cruauté ou la colère, en passant par les frustrations. Dans une société organisée, le lien entre les hommes est extrêmement fragile, et il suffit de quelques jours, parfois de quelques heures, pour que la sauvagerie des comportements rejaillisse. « Il n'est pas un signe ou un acte de civilisation qui ne soit en même temps un acte de barbarie. »\*\* Sous le vernis de la civilisation, et malgré notre évolution, nous sommes restés des animaux guidés par nos instincts. « L'être humain est, au fond, un animal sauvage et effroyable. Nous le connaissons seulement dompté et apprivoisé par ce que nous appelons la civilisation. »\*\*\* "

Julia Hountou, Docteur en histoire de l'art et curatrice, responsable de la Galerie du Crochetan

<sup>\*</sup> Sigmund Freud, L'inquiétante étrangeté et autres essais, (Das Unheimliche, 1919), Paris, Gallimard, coll. Folio Essais, 1995, 342 p.;

<sup>\*\*</sup> Edgar Morin, Culture et barbarie européennes, Paris, Bayard, coll. essais, 2005, p. 12.

<sup>\*\*\*</sup> Arthur Schopenhauer





© Cécile Hesse et Gaël Romier, Barbarians, 2017, vues de l'exposition au Crochetan, Monthey. Courtesy Le Crochetan





© Cécile Hesse et Gaël Romier, Barbarians, 2017, vues de l'exposition au Crochetan, Monthey. Courtesy Le Crochetan



© Mila Mayer, Wall Mata I, 2014, tirage pigmentaire sur papier coton, 30x40 cm. Courtesy espace\_L

## Mila Mayer & Mai-Britt Wolthers. Blue, Bleu, Azul

espace L, Genève, 15.09. - 28.10.2017 www.espaceL.net

Blue, Bleu, Azul présente les œuvres de Mila Mayer et de Mai-Britt Wolthers. Les deux artistes ont un travail directement lié à la nature et plus spécifiquement à la couleur bleue.

Le bleu représente un mythe et un symbole très exploité à travers l'histoire de l'art.

Depuis les temps anciens, le coût du lapis-lazuli (pierre afghane qui, broyée en poudre, produit un pigment bleu intense) rivalisait même avec le prix de l'or. Cette pierre a alors été utilisée pour la fabrication de bijoux, objets rituels, objet de décoration ainsi que des masques mortuaires. Le coût d'importation de ce minéral provenant du désert d'Afghanistan, était très élevé. Les Egyptiens ont alors développé leur propre pigment synthétique produit à base de dioxyde de silicium, de cuivre et d'alcali. Dans la culture égyptienne, le bleu était associé avec le ciel et les divinités.

Dans la période médiévale, la Vierge Marie a souvent été peinte en robe bleue. Le choix de la couleur est non seulement en lié à son symbolisme religieux, mais aussi à sa valeur matérielle. En effet, le bleu fût considéré pendant des siècles en tant que couleur noble, et des peintres de la Renaissance, comme Raphaël, l'ont utilisé afin de mettre en valeur la divinité représentée.

Dans les années 1950, l'artiste Yves Klein a créé une teinte bleue qui, au fil des années, est devenue sa marque de fabrique et s'est propagée dans le monde artistique après la Seconde Guerre mondiale. Pour Klein, le Bleu "était au-delà des dimensions que d'autres couleurs ne peuvent atteindre... Toutes les couleurs évoquent des idées associatives spécifiques ou psychologiquement tangibles, tandis que le bleu suggère l'océan et le ciel qui sont en réalités une nature visible ".

Les œuvres photographiques de Mila Mayer et les tableaux à l'acrylique et au pastel de Mai-Britt Wolthers rentreront en dialogue avec cette longue histoire de l'art, tout en élargissant les possibilités d'interprétation autour de la couleur bleue.



© Mila Mayer, Wall Mata II, 2014, tirage pigmentaire sur papier coton, 30x40 cm. Courtesy espace\_L

Mila Mayer (1966, Rio de Janeiro, Brésil) a commencé sa carrière professionnelle en tant qu'économiste. Fille d'un père allemand, elle a passé son enfance au Brésil et en Europe. Depuis ses premières années, elle a enregistré sa vie à travers la photographie. Après avoir pris soin de sa famille, elle s'installe en Suisse et commence alors à se consacrer à l'art. Mila Mayer a étudié à l'Escola de Artes Panamericana, à São Paulo, et a également suivi de nombreux cours en ligne montrant une bonne capacité d'adaptation au monde numérique. Dès 2011, son travail artistique a recu un accueil favorable, notamment en 2014 lors de SP-Arte/Foto, une foire organisée dans le cadre du São Paulo International Art Festival, et en 2016 à la foire Art Rio, Rio de Janeiro.

Mai-Britt Wolthers (1962, Danemark; vit et travaille entre Sao Paulo et Genève) arrive au Brésil en 1986. Dès son arrivée elle tombe sous le charme de la forêt Atlantique. Passionnée de peinture, elle n'est pas satisfaite par l'académisme ambiant durant ses études. En déménageant à Santos, São Paulo, elle approfondit ses connaissances en étudiant dans un atelier situé dans la forêt Atlantique. Mai-Britt Wolthers travaille sur la relation entre la forme et la couleur, cherchant à définir l'équilibre visuel. Elle travaille dans le médium de la sculpture, de la gravure, de la vidéo. Elle participe à de nombreuses expositions collective et individuelles.

Source : site de la galerie



© Alexandre Haefeli, de la série The company of Men, 2016. Courtesy Photoforum Pasquart

## **Disruptive Perspectives**

Photoforum Pasquart, Bienne / Biel, 22.09. – 19.11.2017 www.photoforumpasquart.ch

Avec: Barbara Davatz, Zachary Drucker, Jess T. Dugan, Alexandre Haefeli, Laurence Rasti, Leonard Suryajaya, Lorenzo Triburgo

Disruptive Perspectives est une exposition qui se concentre sur la notion de genre, un aspect de l'identité humaine qui s'exprime et se comprend souvent à travers des indicateurs visuels. Les artistes exposés explorent, au moyen de la photographie, le genre en tant que langage vivant au sein duquel s'articulent une multitude d'identités, qui ne peuvent être caractérisées de manière appropriée par la simple opposition binaire masculin/féminin. Plutôt que d'interpréter l'identité comme fixe et invariable, les œuvres présentées considèrent le genre comme une négociation constante façonnée par la psyché, le passage du temps et la relation complexe entre soi et les autres. En proposant de riches portraits de désires, de rêves et de difficultés, les travaux de Barbara Davatz, Zackary Drucker, Jess T. Dugan, Alexandre Haefeli, Laurence Rasti, Leonard Suryajaya et Lorenzo Triburgo évoquent la lutte existentielle pour connaître sa propre identité véritable et de gérer petit à petit les diverses manifestations, publiques et privées, de son identité. En travaillant dans une époque complexe - alors que le spectre des différentes identités se diversifie et s'élargit, devenant de plus en plus visible et accepté, alors que dans la réalité des faits, l'égalité des droits reste encore hors d'atteinte – ces artistes naviguent dans un espace entre la validité et l'anonymat avec une grande sensibilité. En même temps, leurs travaux dévoilent des aspects de leur vie privée et celle de leurs sujets, et par cette volonté même, nous invitent à l'empathie. Tour à tour triomphantes ou tristes et bouleversantes, les œuvres choisies incluent le genre et la sexualité comme une panoplie de variations potentielles - qui reflètent pour chacun de nous les complexes influences des autres, de l'image et de soi. Curatrices: Nadine Wietlisbach, Photoforum Pasquart, et Allison Grant, MoCP, Columbia College, Chicago).



© Laurence Rasti, Sans titre, de la série Il n'y a pas d'homosexuels en Iran, 2014

# Laurence Rasti. Il n'y a pas d'homosexuels en Iran

"Un individu se définit comme tel grâce à la notion d'identité. Elle lui permet de se construire sur le plan social, mais également personnel. Cependant, si cette liberté lui est interdite dans son propre pays, il ne lui reste plus que la fuite. À Denizli, petite ville de Turquie, des centaines de réfugiés homosexuels iraniens transitent : ils mettent leurs vies en pause dans l'attente de rejoindre, un jour, un pays d'accueil où ils pourront librement vivre leur sexualité. Ce travail questionne les notions fragiles d'identité et de genre. Dans ce contexte d'incertitude, il redonne à ces gens un visage que leur pays leur a momentanément volé. "

#### Alexandre Haefeli. The company of Men

"Répondant au désir de voir, la photographie a toujours été révélatrice de fantasmes. S'appuyant sur ce constat, The company of men explore les multiples facettes des représentations de l'érotisme et du nu masculin, souvent peu présentes mais très codifiées. Evoluant dans un fantasme d'innocence et de consommation de pureté, la figure fétiche et récurrente du corps masculin devient source de sensations charnelles; elle s'expose aux projections et regards de son observateur, amoureux ou voyeur. Entre romantisme et sexualité, suggestion et révélation, une invitation est lancée : celle de regarder, d'imaginer, de désirer. "

Sources: http://www.ecal.ch/fr/2514/formations/bachelor/photographie/descriptif/il-n-y-a-pas-d-homosexuels-en-iran http://www.ecal.ch/fr/2927/formations/bachelor/photographie/descriptif/the-company-of-men



Lillian Bassman, Dorian Leigh, for Harper's Bazaar, April 1948 © The Estate of Lillian Bassman. Courtesy Staley-Wise Gallery, New York

### Entre l'art et la mode. Photographies de la Collection Carla Sozzani

MCAL - Musée des beaux-arts, Le Locle, 18.06. - 15.10.2017 www.mbal.ch

Le Musée des beaux-arts du Locle est né quelques années après la photographie mais n'a fait entrer ce médium que très récemment parmi ses expositions. Il est utile de rappeler qu'à son invention au 19<sup>e</sup> siècle. la photographie est parfois regardée avec méfiance – « humble servante des sciences et des arts » écrivait Baudelaire. Avant de faire son entrée dans les musées, la photographie a trouvé son chemin dans les magazines. Bon nombre d'entre eux doivent le succès à leurs photographes. Que seraient LIFE, Vogue ou Vanity Fair sans photographie? Les multiples écrans, qui caractérisent le 21e siècle, ont pris le relais. Sans les images qu'ils diffusent et qu'ils produisent par milliards, nous serions peut-être un peu moins attirés par ces « extensions du corps et du cerveau ».

Les nouvelles expositions du MBAL célèbrent ainsi la photographie. L'une d'elle réunit les plus grands photographes du 20<sup>e</sup> siècle autour de Carla Sozzani, figure éminente du monde de la mode et de la culture. Sa collection privée, fruit de 40 ans d'acquisitions et dévoilée ici au public, est fascinante tant elle révèle ses goûts photographiques qui mettent côte à côte les images du passé et du présent, aussi remarquables les unes que les autres. La collection d'objets du photographe Henry Leutwyler n'est pas moins iconique! A travers ses natures mortes, on entre dans l'intimité des grandes stars du 20e siècle - celles qui nous ont fait rêver sur papier glacé. La jeune artiste Ina Jang a également trouvé son inspiration dans les pages de magazines. Ici elle se réapproprie le nu féminin pour mieux interroger ce genre tant prisé. Enfin, l'exposition que nous consacrons au photobook offre un aperçu sur cet objet convoité par tous les photographes. Aucun d'entre eux ne contrediront Mallarmé - « Le monde existe pour aboutir à un livre » - ou Borges - « ce livre incessant est la seule chose qui existe au monde : plus exactement, est le monde ». Longue vie à la photographie! Nathalie Herschdorfer, Directrice



© Sarah Moon, Avril pour Alaïa (April for Alaïa), 2006

Avec cette exposition, Carla Sozzani, figure éminente de l'élégance contemporaine, nous accueille dans son intimité. Sa collection de photographies, qui couvre les 20<sup>e</sup> et 21<sup>e</sup> siècles, est remarquable en tous points. Plus de 70 photographes sont représentés parmi les 200 tirages choisis par Fabrice Hergott, directeur du Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris. Jouant un rôle fondamental dans la mode depuis le début des années 1970, Carla Sozzani collabore avec de nombreux photographes lorsqu'elle est rédactrice en chef des éditions spéciales de Voque Italia, puis lorsqu'elle fonde le ELLE italien. Connue pour son regard aiguisé et son sens esthétique, elle participe au parcours de très nombreux créateurs. En 1990, elle fonde à Milan la Galleria Carla Sozzani, où elle expose principalement de la photographie, puis l'année suivante 10 Corso Como, le tout premier concept store qui s'est depuis lors déployé à Séoul, Shanghai, Pékin et bientôt New York. La richesse de cette collection dévoile une personnalité intelligente, sensible, cultivée, persévérante et éprise de beauté. On y trouve beaucoup d'icônes mais aussi des images méconnues, insolites, et qui nous émerveillent. Cette exposition exceptionnelle est née de la volonté du couturier Azzedine Alaïa, proche de Carla Sozzani, et qui a présenté cette collection dans sa galerie parisienne l'hiver dernier.

Publication: L'exposition est accompagnée d'une publication, disponible en français et en anglais.

Source : communiqué de presse



© Henry Leutwyler, Lisa Marie Presley's Birth Certificatee, de la série Document, 2004-2016. Courtesy MBAL

### **Henry Leutwyler. Document**

MCAL – Musée des beaux-arts, Le Locle, 18.06. – 15.10.2017 www.mbal.ch

La photographie de célébrités est un genre qui ne s'épuise pas. Portraits de vedettes de cinéma, d'artistes, d'hommes d'état, de musiciens, de sportifs... les magazines sur papier glacé savent que le succès est assuré lorsque la photographie nous fait rêver. Henry Leutwyler (1961), photographe new-yorkais d'origine suisse, en sait quelque chose, lui qui a fait les portraits de Julia Roberts, Michelle Obama ou Rihanna et qui travaille pour des magazines aussi prestigieux que Vanity Fair, New York Times Magazine, Esquire, Vogue ou Time.

Produit de 12 ans de découvertes, la série Document se présente comme une galerie de portraits d'objets ayant appartenu à des célébrités que Leutwyler aurait pu photographier s'il était né quelques années plus tôt! La montre de poche de Gandhi, les lunettes de John Lennon (et l'arme qui l'a tué), le pinceau d'Andy Warhol, le chausson de boxe de Mohamed Ali, le gant de Michael Jackson, la guitare de Jimi Hendrix, le portefeuille d'Elvis Presley ou la clé de la chambre d'hôtel de James Dean... Isolés de leur contexte et de leur propriétaire, ces objets – icônes du monde moderne – captent notre attention.



© Henry Leutwyler, Andy Warhol's paintbrush, de la série Document, 2004-2016. Courtesy MBAL

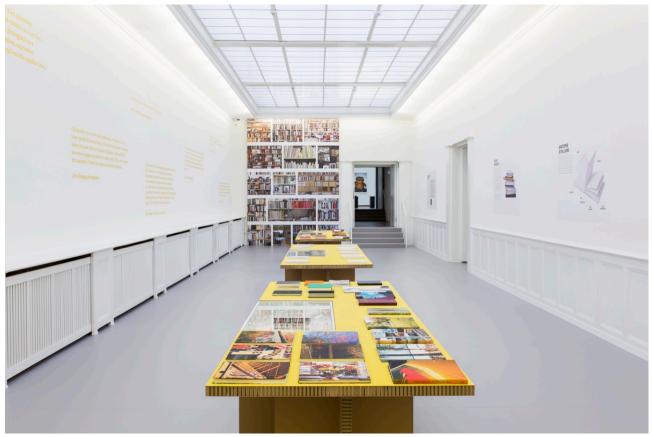
Authentiques, usagés, ils sont les témoins matériels de leur propriétaire, de véritables reliques de ces célébrités ainsi qu'une projection de notre mémoire collective. Ces natures mortes nous invitent dans l'intimité des célébrités de manière inédite. Leutwyler nous fait relire l'histoire différemment, avec toute la charge émotionnelle inattendue que comporte cette collection d'objets singuliers.

Publication : L'exposition est accompagnée d'un livre paru aux éditions Steidl et d'un puzzle produit par le MBAL, en édition limitée, signée et numérotée.

Source : communiqué de presse



 $\ensuremath{\mathbb{C}}$  Henry Leutwyler, vue de l'exposition ; photo de Lucas Olivet. Courtesy MBAL



© Photobook. vue de l'exposition ; photo de Lucas Olivet. Courtesy MBAL

#### Photobook

MCAL - Musée des beaux-arts, Le Locle, 18.06. - 15.10.2017 www.mbal.ch

Photobook s'inscrit à la suite de L'art se livre, exposition organisée par le MBAL en 2014 et consacrée au livre d'art. Dans le cadre de cette saison photographique, le musée se penche sur le culte du livre de photographies, phénomène plus actuel que jamais. Depuis le début des années 1990, le nombre d'éditeurs s'intéressant à la photographie n'a cessé de croître tandis que les technologies numériques ont placé les outils d'édition directement entre les mains des photographes. Tant au niveau de son contenu que de sa forme, le photobook s'aventure aujourd'hui dans des directions insoupçonnées il y a 15 ou 20 ans. Quant à sa distribution, elle trouve de nouveaux réseaux à travers Internet, de nouvelles maisons d'édition et différentes foires spécialisées. Pour les photographes - toutes générations confondues - publier un livre est considéré comme un passeport pour la scène internationale.

Qu'il soit fabriqué de manière artisanale ou issu des dernières technologies, un livre est le résultat de décisions qui ne changent pas avec le temps: choix de contenu visuel et textuel, de couverture, de format, de mise en page, de papier, de reliure, de type d'impression, etc. Ces différents éléments doivent s'articuler avec cohérence. Publié par de grandes maisons ou à compte d'auteur, produit à des milliers d'exemplaires ou en édition limitée, le livre de photographies est aussi un objet de collection pour les photographes, euxmêmes acheteurs assidus de photobooks. Seize photographes ont ainsi accepté de nous dévoiler quelques rayons de leur bibliothèque personnelle. L'exposition, réalisée en collaboration avec Darius Himes, directeur du département Photographies chez Christie's, et co-auteur du livre Publish Your Photography Book, propose de rendre hommage à ce qu'on appelle désormais le photobook. Pour célébrer le culte du livre de photographies, le MBAL réunit après Paris, New York, Madrid, Düsseldorf et Moscou, les ouvrages sélectionnés dans le cadre du Paris Photo-Aperture Foundation PhotoBook Award, concours organisé annuellement par la fondation new-yorkaise Aperture et la foire Paris Photo, deux lieux incontournables de la scène de la photographie internationale. Les trois livres lauréats sont à découvrir dans l'exposition.



© Ina Jang, Watermelon, de la série Utopia, 2016. Courtesy Christophe Guye, Zurich & MBAL

# Ina Jang. Utopia

MCAL – Musée des beaux-arts, Le Locle, 18.06. – 15.10.2017 www.mbal.ch

Ina Jang (1982), artiste sud-coréenne établie à New York, expose ses dernières recherches. À travers sa nouvelle série, l'artiste explore le thème de l'identité féminine en référence à l'image de mode qu'elle pratique parallèlement à son travail personnel. Utopia, réalisé à partir d'images trouvées sur des sites Internet de magazines japonais, présente des silhouettes de corps féminins aux poses suggestives. Les postures et chevelures n'ont pas été modifiées par l'artiste mais on trouve sa marque de fabrique dans la technique du collage et le traitement des couleurs en aplats. Avec Utopia, Ina Jang questionne les stéréotypes liés à la représentation du corps féminin. Son langage photographique singulier nous laisse deviner un univers onirique, où les jeux de perceptions, de textures et de formes sont des fondamentaux. Son catalogue de silhouettes offre le regard d'une jeune artiste du 21e siècle qui s'empare du nu féminin, sujet issu d'une longue tradition remontant à la peinture et prisé par les photographes depuis l'invention du médium au 19<sup>e</sup> siècle. Ina Jang est représentée en Suisse par la galerie Christophe Guye, Zurich.

Publication : MBAL édite une interview de l'artiste, le 4<sup>e</sup> numéro de la série «Pouvez-vous nous parler...», à l'occasion de cette exposition.



© Ina Jang, Misty, vue de l'exposition ; photo de Lucas Olivet. Courtesy MBAL



© General Idea, Light On General Idea Recording, 1971, tirage argentique n/b, 20.3x25.4 cm. Coll. AA Bronson, Berlin. Courtesy Estate General Idea

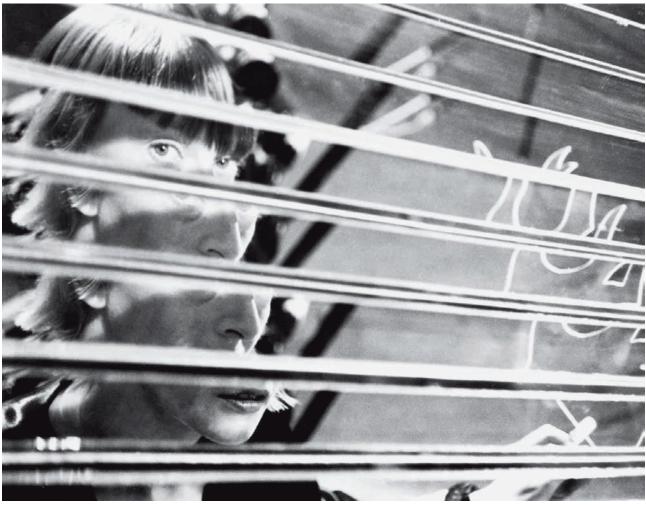
### General Idea. Photographs (1969-1982)

MAMCO, Musée d'art moderne et contemporain, Genève, 31.05. – 04.02.2018 www.mamco.ch

Formé par AA Bronson (né en 1946), Jorge Zontal (1944-1994) et Felix Partz (1945-1994), le collectif canadien General Idea a produit l'une des œuvres les plus marquantes des années 1970-1980. Avec un sens aigu de l'ironie, prenant à revers le glamour des images populaires, l'idéologie des médias de masse et les poncifs véhiculés par le monde de l'art, leur travail se déploie sur une multitude de médiums. Chaque œuvre s'appréhende dans une relation d'interdépendance aux autres, comme les pièces d'un puzzle en constante reformation.

General Idea est fondé en 1969 à Vancouver par les trois artistes, qui décident de vivre et travailler ensemble. Lecteurs attentifs des théories de la communication de Marshall McLuhan et des Mythologies de Roland Barthes, ils organisent en 1970 un concours de beauté pour élire Miss General Idea : une figure mythique aux contours flous, asexuée et sans visage qui leur tiendra lieu de muse. Dès l'année suivante, le groupe s'engage pour treize ans dans une vaste fiction, The 1984 Miss General Idea Pavilion. Derrière ce « projet » qui évoque les expositions universelles, se met en place une étrange fiction qui accueille toutes sortes de formes et de manifestations.

En s'appuyant sur les archives du groupe, l'exposition du MAMCO, développée en étroite collaboration avec AA Bronson, aborde la première décennie du collectif sous l'angle spécifique de la photographie. L'exposition s'ouvre sur leurs premières expérimentations, qu'il s'agisse des projets réunis dans la série des Index Cards ou des performances Light On et Canvas Weaving, pièces séminales du développement de la pratique du collectif. L'esthétique de ces premiers travaux emprunte aussi bien à l'art minimal et conceptuel qu'au Land art et le visiteur familier du MAMCO peut y retrouver des résonances avec des œuvres de Dennis Oppenheim, Franz Erhard Walther ou encore Victor Burgin.



© General Idea, Luxon V.B. - Sandy Stagg and the Hand of the Spirit, 1973, tirage argentique n/b, 20.2x25,8 cm. Coll. AA Bronson, Berlin. Courtesy Estate General Idea

Mais, au-delà de toute considération formelle, ces photographies sont également autant de documents de la vie du groupe et de son inscription dans le contexte des utopies communautaires qui marquent les années 1960 en Amérique du Nord.

Dès le concours de beauté, premier projet d'envergure de General Idea, la photographie est le médium privilégié du groupe pour se jouer des codes du glamour et alimenter leur mythologie. Selon leur principe de « form follows fiction », les œuvres produites pendant cette période renvoient systématiquement à la muse et à son pavillon, par un répertoire iconographique constitué d'accessoires vestimentaires, de miroirs, de stores vénitiens ou du motif du ziggourat.

L'exposition met également en valeur le rôle de l'édition dans la production et la diffusion de ces images. Avec un sens aigu de la mise en page, le collectif a su s'approprier différents registres de publication, de la plaquette de concours de beauté au magazine grand public. ziggourat s'est notamment imposé comme l'un des magazines d'artistes les plus aboutis depuis les années 1960. Présenté par General Idea comme un « parasite culturel » qui s'approprie et détourne le célèbre LIFE Magazine (la firme leur intentera d'ailleurs un procès), le périodique diffuse les manifestes et les projets du groupe, chronique la vie artistique locale et internationale, et introduit les tendances culturelles. En 26 numéros, sur une période allant de 1972 à 1989, FILE contribue à développer l'audience de General Idea au-delà du champ strictement artistique.

Source: http://www.mamco.ch/expositions/encours/2017 Ete/General Idea.html



© Sergio Scabar, Teatrino delle cose, 2015, épreuve alchimique aux sels d'argent sur papier baryté, unique, 42x52 cm. Courtesy L&C Tirelli

### Sergio Scabar. Oscurità silente

Galerie L & C Tirelli, Vevey, 14.09. – 29.10.2017 www.galerie-tirelli.ch

Depuis sa série II Teatro delle cose commencée en 1996, Sergio Scabar (1946, IT) utilise de l'acide pour agir sur les sels d'argent de ses tirages. Chaque image "alchimique" est donc unique et son cadre, également réalisé de manière artisanale, est conçu en fonction de l'épreuve photographique et fait partie intégrante de l'œuvre. Un travail à l'esthétique sobre inspirée de l'univers du peintre Giorgio Morandi qui permet à l'artiste d'exprimer le silence des objets simples qui l'entourent dans sa commune natale de Ronchi dei Legionari, où il vit et travaille.

"Temps suspendu, contemplation, silence, le travail si particulier du photographe Sergio Scabartransporte le spectateur dans un monde mystérieux dominé par l'esthétique. Ses suiets, banals obiets du quotidien et héros d'une mise en scène maîtrisée, émergent de l'obscurité et sont transcendés par la subtilité de la lumière et le velouté de la matière. Une sensualité certaine accompagne cette théâtralité retenue. Eloigné du tumulte médiatique, Scabar, poète discret du minuscule et magicien d'un monde silencieux, sait donner à chaque élément de ses compositions une substance essentielle et unique." Catherine Tirelli

Dès 1964 Sergio Scabar s'intéresse à la photographie. Dès 1970 Scabar commence à exposer et en 2003 il reçoit le prix du CRAF Friuli Venezia Giulia Fotografia. Depuis 1996, il travaille sur des nuances sombres et denses lors du tirage de ses images, notamment avec le projet Teatro delle cose. En 2008 les Edizioni Marte publient Silenzio di Luce et en 2010 l'Associazione Culturale Colonos publie Cidinors.

Source : site de la galerie et communiqué de presse



© Sébastien Kohler, Portrait sur plaque de verre au collodion humide (ambrotype). Courtesy MSAP

#### Sébastien Kohler. Ambrotypes

Musée suisse de l'appareil photographique, Vevey, 13.09. – 14.03.2017 www.cameramuseum.ch

Né en Suisse en 1969 et établi à Lausanne, Sébastien Kohler vient du monde de la musique. Autodidacte en matière de photographie, il se passionne depuis quelques années pour le procédé argentique au collodion humide, mis au point en 1851 par le sculpteur et calotypiste anglais Frederick Scott Archer, suite aux travaux du photographe français Gustave Le Gray. Ce procédé analogique fournit d'excellents négatifs sur verre que Sébastien Kohler présente à la manière d'un ambrotype, technique brevetée en 1854 par James Ambrose Cutting aux Etats-Unis. Le principe est simple : si l'on place un négatif sur plaque de verre devant un fond noir en l'éclairant de face, celui-ci apparaît alors en positif car la lumière éclaire l'argent métallique qui constitue l'image. Cette exposition révèle le patient travail de Sébastien Kohler, sa maîtrise d'un procédé photographique du XIX<sup>e</sup> siècle, associée à la profondeur de son regard de portraitiste. Le style très classique des portraits et l'esthétique quelque peu désuète du procédé donnent une apparence surprenante à nos contemporains.



© Rafael Navarro, Ensueño, 2012. Courtesy Fondation Auer Ory

### Rafael Navarro. Un autre regard sur le monde

Fondation Auer Ory pour la photographie, Hermance, 14.09. – 25.11.2017 www.auerphoto.com

"Rafael Navarro est un artiste espagnol qui habite aux portes d'un désert en Aragon. Nous nous sommes connus il y a plus de trente ans lors des Rencontres internationales de la photographie d'Arles. Il est un compagnon de route avec qui nous avons mené à bien quelques évènements au cours du temps, dont la publication du Catalogue raisonné 1975-1998 chez Ides et Calendes en 2000.

Auteur prolifique, il a réalisé de nombreux portfolios, privilégiant la tension à l'harmonie, tout en gardant une esthétique qui lui est propre. Il manie habilement une confrontation des signes d'où naît, des messages invisibles qui aboutissent à des ensembles d'une grande force. Il sait doser le noir et le blanc en nous donnant une belle palette de gris, la femme et la nature, le ciel et la terre, l'homme et le monde... Il évite habilement le piège de la redondance, tout en nous livrant l'angoisse de l'humain et la plénitude de la nature sans discontinuer. L'angoisse avec ses mains cramponnées à un support, ses cris, ses tensions signes de détresse, ses trous; la sensation de paix avec de larges paysages, des ciels, des arbres ou des plantes, le silence. Reste la confrontation, apportée par des routes, des troncs, des murs, des pierres, des branches... Nous retrouvons dans le travail de Rafael Navarro une très forte nécessité d'agir sur la réalité et une constante, la femme, son corps en entier ou morcelé, représentation qui atteint des aspects presque symboliques.

Rosa Olivares écrit: "Corps en fragments, avec des traitements spécifiques de lumière, en mouvement... mais en marge de cette constante, il faut dire que la présence de la femme représentée en son corps nu signifie bien davantage. Quelque chose apparaît dans les œuvres, une communion avec la nature, un pont dans la transformation du naturel en culturel, un canon de mesure, un élément de juxtaposition. En définitive, c'est peut-être un des éléments qui, avec l'idée d'abstraction, devient un des axes créatifs permanents de l'œuvre de Rafael Navarro. "

Il dit : quand je photographie, le point de départ est toujours la réalité.

Il utilise diverses techniques, pour d'une certaine facon, abstraire la réalité en vue de former d'autres réalités qui lui sont propres, jusqu'à convertir ce que l'on appelle une photographie traditionnelle en œuvre abstraite. Mais au-delà de ces techniques, du savoir-faire, de la performance des appareils et du laboratoire, il y a l'idée, le regard de l'artiste et cette nécessité de raconter ce qu'il a ressenti et cette volonté de nous transmettre ses sensations. '

Michèle Auer Ory, juillet 2017



© Simon Glasson (1882–1960), photographe établi à Bulle, vues stéréoscopiques, autochromes

### Du relief dans la photographie

Musée gruérien, Bibliothèque, Bulle, 02.09.2017 – 14.04.2018 www.musee-gruerien.ch

La nouvelle exposition temporaire du Musée gruérien met du relief dans les images, et trompe l'œil de ses visiteurs. Consacrée à la photographie stéréoscopique, elle présente plus de 200 vues réalisées dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle par des auteurs fribourgeois en Gruyère, en Suisse romande, à Madagascar, en Argentine et au Japon.

Pour Du relief dans la photographie, tout le secteur «Trésors des collections» de l'institution bulloise est consacré à la photographie stéréoscopique. Les visiteurs découvriront des vues de la Gruyère en relief, en noir-blanc et en couleurs des photographes Simon Glasson et Rodolphe Bochud, des vues anonymes de Fribourg et de la Suisse romande, des images réalisées à Madagascar par Rodolphe de Boccard, en Argentine par Louis de Boccard, et les extraordinaires photographies prises au Japon au XIX<sup>e</sup> siècle par le pionnier Pierre Joseph Rossier. Des appareils de consultation d'images en relief ont été imaginés dès 1838 par l'Anglais Wheatstone, une année avant la diffusion de la première technique photographique, le daguerréotype. L'exposition comprend cinq espaces interactifs et multimedia consacrés aux techniques photographiques qui ont permis de reproduire le réel, en couleurs et en trois dimensions.

Curateurs : Philippe Dallais et Christophe Mauron



© Romano Riedo, Fabrication du vin cuit, Lessoc, 2007. Courtesy Musée gruérien

#### TRADIFRI - Traditions vivantes en images

Musée gruérien, Bibliothèque, Bulle, 23.09. - 26.11.2017 www.traditionsvivantesenimages.ch www.musee-gruerien.ch

Avec: Corinne Aeberhard, Primula Bosshard, Julien Chavaillaz, Aldo Ellena, Luca Etter, Pierre-Yves Massot, Florence Gross, Romano Riedo, Alain Wicht

Le projet Traditions vivantes en images : innover, partager, relier pose un regard contemporain sur les traditions du canton de Fribourg, telles qu'elles se vivent aujourd'hui. Des photographes professionnels du canton ont donc été mandatés pour réaliser un travail artistique sur une tradition. Les images contemporaines font écho à celles Nicolas Repond et de Photo Glasson, choisies dans les collections du Musée. Une mosaïque présente les images et vidéos partagées par des amateurs ou par les participants et porteurs des différentes traditions. Grâce au mot-clé #tradifri que chacun peut ajouter à ses photos sur les réseaux sociaux, une mosaïque de photographies témoigne de l'intérêt que la population porte à son patrimoine immatériel. La photographe Mélanie Rouiller anime ce projet et recoit vos images et propositions à l'adresse : info@traditionsvivantesenimages.ch Le site notreHistoire.ch présente son activité et vous propose d'archiver de manière pérenne vos propres images, qu'elles soient récentes ou tirées de vos albums personnels.

Le projet #tradifri se poursuit avec les photographes Corinne Aeberhard, Aldo Ellena, Régine Gapany, Florence Gross, et Christophe Maradan qui se sont penchés sur d'autres traditions. À suivre en 2018, lors du Carnaval des Bolzes, au musée Singinois de Tafers et au Musée de Charmey.



© Alain Wicht, Carnaval des Bolzes. Courtesy Musée gruérien



© Julien Chavaillaz, Messe commémorative de la bataille de Morat. Courtesy Musée gruérien



© Miroslav Tichý. Courtesy Photobastei

#### Miroslav Tichý

Photobastei, Zurich, 15.09. - 05.11.2017 www.photobastei.ch

Le travail du photographe Miroslav Tichý (1926-2011) s'est développé dans la Tchécoslovaquie communiste des années 60 à la fin des années 80. Environ 140 images sont exposées à Photobastei.

"La première particularité de la photographie de Miroslav Tichý est la réinvention, par l'artiste, de ses outils, une attention très forte au processus de fabrication de l'image : objectifs bricolés, chambres de développement de fortune composées à partir de boîtes à chaussures ou de conserves, lentilles passées au dentifrice ou à la cendre de cigarettes pour flouter et diffracter l'image et ainsi transformer le réel, l'image objective offerte par le réel ou celle des êtres qu'il croise, en particulier les femmes de Kyjov, au centre de son œuvre. L'érotisme qui se dégage de ces images n'est pas celui, léché, d'autres travaux qui lui sont contemporains ou de la publicité : il s'agit pour Miroslav Tichý, par la photographie, de trouver « quelque chose de nouveau, un nouveau monde ».

Ce Nouveau, Miroslav Tichý le puise en créant son propre inconnu, êtres, formes et réel soumis à une forme en apparence brouillonne (un appareil caché, dégainé pour prendre une photo volée, instinctive),



© Miroslav Tichý. Courtesy Photobastei

volontairement sous-exposée ou floue. Que l'on ne s'y trompe pas, tout est, au sens propre, calculé : « J'avais une norme, tant de clichés par jour, tant tous les cinq ans. Et quand j'ai eu rempli mon plan, j'ai arrêté ». Il cesse toute production au début des années 90.

L'œuvre de Miroslav Tichý est longtemps demeurée méconnue, par choix de l'artiste lui-même, radicalement opposé à toute idée de marché et même de reconnaissance, voire de conservation de ses œuvres. Comme l'écrit Marc Lenot, « quand il est terminé, son produit, la photographie elle-même, ne présente plus guère d'intérêt aux yeux de l'artiste, elle est abandonnée dans la poussière ou sous la pluie, les rats la rongent ou elle sert de combustible ». Chez lui le « processus » de production de l'œuvre prime sur le « résultat ».

Lors d'une exposition de son œuvre à Beaubourg, en 2008, l'artiste, du fait de ses pratiques radicales, de sa collection raisonnée de clichés, était qualifié de « monomane ». Il l'est en effet, tant Miroslav Tichý, indépendant et marginal, réinvente outils, formes et objets, produisant des images qui échappent au temps et aux lieux, des photographies étonnantes, dans leur manière comme leur matérialité : parfois déchirées, montées sur des matériaux « pauvres » (cartons, journaux), parfois retouchées au crayon ou au stylo, réinvention formelle du réel et du « Vrai ».

Christine Marcandier. Diacritik, 6 juillet 2017

Curateur de l'exposition à Photobastei : Adi Hösle, artiste

Source: https://diacritik.com/2017/07/06/les-formes-du-vrai-exposition-du-photographe-miroslav-tichy-au-cipm-marseille/



© Simon Phipps, Eros House, Catford, London, 1960-1963, architecte: Rodney Gordon for the Owen Luder Partnership. Courtesy Museum im Bellpark

# Simon Phipps. Finding Brutalism

Museum im Bellpark, Kriens, 26.08. - 29.10.2017 www.bellpark.ch

Depuis plus de vingt ans, le photographe londonien Simon Phipps (1964) a documenté les bâtiments de l'architecture britannique d'après-guerre : le brutalisme est un langage architectural qui a fait appel à l'esthétique du béton comme signe visible. Dans cette exposition, le photographe présente pour la première fois une large vue d'ensemble de ses archives visuelles consacrées au brutalisme, qui a influencé le développement de l'architecture suisse. Ayant connu ce courant architectural dans sa jeunesse, Phipps a choisi une approche subjective. Le photographe construit ses compositions en abordant les qualités sculpturales spécifiques des bâtiments du brutalisme britannique, démontrant ainsi l'essence de cette architecture.

Texte: Nassim Daghighian. Source: dossier de presse



René Burri, Ministry of Health building, Rio De Janeiro, 1960, tirage argentique baryté, signé © René Burri/Magnum Photos. Courtesy Bildhalle

# René Burri. Cosmopolite

Bildhalle, Zurich, 25.08. - 21.10.2017 www.bildhalle.ch

Véritable "humaniste à la caméra ", René Burri (1933-2014, CH) est l'un des plus célèbres photoreporters suisses du 20<sup>ème</sup> siècle. La Bildhalle présente la première exposition personnelle organisée depuis le décès du photographe, en étroite collaboration avec sa famille. C'est donc un hommage à ce témoin de l'histoire du siècle précédent, auteur de plusieurs icones modernes du reportage. Membre de Magnum, René Burri a beaucoup voyagé de par le monde, dont il a rendu compte dans une approche documentaire motivée par la volonté d'agir par le biais de ses photographies. Il apparaît aussi dans plusieurs tirages signés par l'auteur que celui-ci était sensible au langage visuel dynamique de la photographie. Les jeux de formes ou de lumières, et parfois de couleurs, lui permettaient d'exprimer son sens graphique de l'image forte.

Texte: Nassim Daghighian. Source: dossier de presse